

L'Exécuteur [052]

– Hécatombe à Portland

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Hécatombe à Portland

PAR DON PENDLETON

PLON  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Hécatombe à Portland

CHAPITRE PREMIER

Les traits légèrement tendus, Mack Bolan avait l'œil rivé à la lunette télescopique de l'énorme carabine Weatherby .460 magnum. L'homme qu'il centrait dans les réticules de l'appareil de visée quittait une petite boutique de West Burnside Street bordant le centre ville de Portland. Le client y était entré dix minutes plus tôt, juste avant la fermeture. Bolan relâcha doucement l'air contenu dans ses poumons et se détendit un moment.

Mais seulement un moment. L'Exécuteur était en guerre, dans un combat qu'il était déterminé à gagner. Chaque nerf, chaque fibre de son être, chacune de ses pensées étaient dirigés vers cet objectif.

Un crachin mouillait le toit de l'immeuble où se tenait Bolan. Il était presque sept heures du soir quand l'Exécuteur vit sortir le premier homme de la société financière.

Celui-ci s'arrêta pour attendre deux autres types qui arrivèrent nonchalamment. Bolan les identifia tous les trois.

Sans aucun risque d'erreur.

L'Exécuteur pointa la Weatherby sur le plus éloigné, attendit encore que la lourde porte ait été fermée et verrouillée. Puis il exerça une infime pression sur la détente de la grosse pièce qui se cabra violemment contre son épaule dans un grondement de tonnerre.

Luttant contre le recul pour conserver sa visée, Bolan observa la scène ; le front éclaté, le type venait d'être rejeté en arrière contre la façade de l'immeuble. Il rebondit sur le côté et s'affala sur le pavé mouillé.

Bolan chercha immédiatement sa prochaine cible.

Un des mafiosi essayait de se débarrasser du corps de son copain tombé entre ses jambes. L'Exécuteur ajusta son tir et replia doucement son index sur la détente. Il prit distinctement le crâne du truand qui éclata sous l'impact de la grosse ogive brûlante. Des fragments d'os et de chair se répandirent sur la chaussée.

Il actionna la culasse et continua d'observer la scène à travers la lunette. La brume s'était changée en pluie fine. Le dernier homme se dirigeait frénétiquement derrière la protection d'un grand bac à fleurs en ciment.

Le dernier tir de Bolan rattrapa sa cible avant que celle-ci ne disparaisse à sa vue. La balle de .460 magnum avait encore toute sa puissance lorsqu'elle déchira les entrailles de l'homme qui rampait sur le trottoir et celui-ci eut juste le temps de voir ses intestins jaillir de son ventre.

Bolan ramassa les deux douilles éjectées, laissa la troisième dans la chambre du fusil, traversa le toit jusqu'à une porte conduisant au rez-de-chaussée et emprunta une sortie donnant derrière l'immeuble. Il était déjà loin quand la première voiture de police arriva sur les lieux. Dans la brume poisseuse qui tombait du ciel, il était peu probable que quelqu'un l'ait vu tirer. Le bâtiment de quatre étages était le plus grand du quartier et aucune fenêtre ne donnait directement sur le toit.

Au volant de la Thunderbird de location qu'il conduisait vers le quai, Bolan se rappelait combien tout cela ressemblait au passé, au tout début de son combat alors qu'il venait de liquider les cinq membres d'une société de prêts au service de la Mafia et qui avaient provoqué l'anéantissement de sa famille.

Les trois ogives meurtrières qu'il venait de tirer provenaient du même type de fusil, le foudroyant .460 magnum Weatherby Mark V, une arme encore capable de tuer à une distance de huit cents mètres.

Beaucoup de choses avaient changé depuis le début de la guerre, mais la Mafia restait la même, menant ses magouilles de la même façon, vicieuse et sordide, écrasant impitoyablement les honnêtes citoyens américains.

Les trois types de la société financière Pacific Family étaient des stéréotypes du genre avec des caractéristiques précises : Brutalité, férocité. Trois truands sous une couverture de respectabilité et d'honorabilité gisaient à présent sur le trottoir et ne pourraient plus jamais participer aux affaires noires de la Mafia.

L'Exécuteur avait choisi comme nouvelle cible cette ville du Nord-Ouest où le racket opéré par les usuriers atteignait des proportions démesurées. Portland. Un endroit qui pourtant avait la réputation d'être bien calme.

Une des causes de cet état de fait était le fort taux de chômage dans toutes les industries du bois. La Pacific Family occupait la première place sur sa liste noire. Pendant deux jours, Bolan avait d'abord accompli une mission de renseignements. Il avait pu ainsi composer une intéressante liste de noms et obtenir des renseignements précis sur Gino Canzonari et sa famille. Comme toujours, les familles locales trempaient dans les combines véreuses masquées par des affaires régulières pour le bien de la communauté.

Bolan contourna deux pâtés de maisons avant de retourner sur les lieux du massacre. Sur place, quatre voitures de police bloquaient une partie de la rue tandis que deux policiers faisaient dévier la circulation. Il continua à descendre Burnside Street jusqu'à Front Avenue puis vira vers le Nord en longeant la rivière Willamette.

L'Exécuteur roulait vers son prochain rendez-vous avec la mort.

Un petit bar établi dans Front Street, de l'autre côté du port de Portland, près du croisement avec la dix-septième Avenue, attirait de

nombreux ouvriers. Aujourd'hui, la clientèle était essentiellement composée de dockers et de camionneurs en quête de quelques distractions avant de rentrer chez eux.

Bolan parqua sa T-Bird bleu ciel et entra dans le bar. L'établissement était minable et bruyant. Il y régnait une odeur fétide de bière éventée, de fumée de cigarette et de sueur aigres. Il commanda une bière à la pression et observa la salle meublée sommairement d'une dizaine de tables, d'un grand comptoir droit et de quelques jeux vidéo.

Les deux tiers des clients étaient des hommes, pour la plupart des bûcherons rentrés des bois. Il lui fallut quelques minutes pour localiser Léo « The Fish », assis à une table du fond. Celui-ci était de taille moyenne, vêtu d'une casquette, d'une chemise de sport et d'un pantalon jaune havane. Il jouait seul aux cartes et venait de terminer une réussite quand Bolan se glissa vers lui, dissimulant sous sa veste bleue le sinistre Beretta silencieux 93-R qui lui barrait la poitrine dans un holster spécial.

Léo était sur le point d'entamer une nouvelle partie au moment où Mack Bolan s'installa en face de lui. Il leva les yeux vers le nouvel arrivant.

— On m'a dit que c'est toi qu'il faut contacter dans le coin pour trouver de l'argent rapidement, fit Bolan. Je dis bien rapidement. Sans passer par les complications des banques.

Léo plissa les yeux, tira sur sa cigarette puis la tapota doucement pour en faire tomber la cendre. Il observa l'Exécuteur pendant une dizaine de secondes avant de répondre.

— T'es de Pittsburg ? questionna-t-il, les yeux baissés. Ou peut-être de Pittsfield, quelque part par là, hein ? Je reconnais bien les accents. Pas un homme sur cent ne peut me battre là-dessus. T'es bien de là-bas ?

— Ouais, assez près. Combien est-ce que je peux obtenir ?

— Qui t'a dit que je fais dans le pognon ?

— Ma belle-sœur. Elle est mariée avec un docker. Il a dit...

Léo leva la main.

— Combien tu veux ?

Bolan ouvrit un pan de sa veste masquant son arme au reste de la salle et dégaina le Beretta pour être sûr que Léo le voit bien. Il le glissa ensuite sous la table et enfonça son museau dans le ventre du prêteur.

— Sors ce que tu as sur toi, Léo. Tout de suite. Pigé ?

Les yeux de Léo s'écarquillèrent brusquement. Il reprit son souffle et risqua :

— Je pense pas qu'on puisse négocier ?

— Gino a dit pas question.

— Gino ?

Léo the Fish secoua la tête.

— Merde ! pas Gino... Lui et moi ça remonte à loin. Je suis retiré, j'ai juste une petite paye et un peu d'amusement pour m'entretenir la main.

— Envoie le fric, Léo, tout de suite.

— J'ai pas grand-chose. Des gars m'ont presque tout raflé, j'ai eu beaucoup d'emprunts.

— Je veux également les cartes de prêts, Léo. Celles que tu aimes faire signer aux dupes. Dépêche-toi.

Léo passa lentement sa main dans une poche de sa chemise et en sortit six petites cartes blanches qu'il déposa face contre la table, puis il fit un mouvement vers sa poche revolver.

— Reste peinard, Léo. T'es à deux doigts de savoir s'il y a une vie après la mort.

— Hey, du calme ! Je ne fais que chercher la marchandise, je suis pas dingue !

Il libéra de sa poche arrière un grand portefeuille en cuir usé d'où il tira une liasse de cinquante et vingt dollars.

Bolan enfouit l'argent et les cartes dans la poche de sa veste et annonça :

— Je me souviens très bien des visages et des noms, Léo the Fish. Tu as été un exterminateur de haut rang à Chicago. Tu n'es pas une personne très sympathique.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Te liquider.

Léo fouilla la salle du regard à la recherche d'un quelconque secours, puis son visage se remplit d'effroi devant l'irréversible.

— Ciao, amico. Tu as fait ton dernier crime et ta dernière escroquerie, dit Bolan d'une voix d'outre-tombe.

Le Beretta cracha. La balle silencieuse vint se nicher dans le cœur de Léo, qui laissa échapper un soupir ; ses yeux se fermèrent et sa tête rebondit en arrière contre le mur. Il semblait dormir.

Bolan fit un signe d'adieu, replaça le Beretta dans son holster et quitta le bar bruyant après avoir déposé un petit objet métallique sur la table, près du défunt Léo. Une médaille de tireur d'élite en bronze.

Il reprit tranquillement sa voiture, raya le nom de Léo the Fish sur sa liste puis se dirigea vers la rive Est pour rejoindre la société financière Greater Brotherhood.

L'endroit était assez éloigné du parc de Mount Tabor, du côté de la communauté Powellhurst, mais restait dans les limites de la ville. La firme se situait entre une école de karaté et une petite épicerie, à bonne distance des deux établissements. Il fit entrer la T-Bird dans l'allée pour la garer derrière le bâtiment, quitta le véhicule et fit

sauter d'une balle la serrure de la porte arrière de l'édifice.

Il le savait, tous les dossiers de prêts étaient traités sur ordinateur. Très rapidement, il découvrit un stock de disquettes sur lesquelles étaient consignés les paiements en retard. Il les empila en petits tas sur un bureau, dégoupilla une grenade incendiaire qu'il plaça au milieu et se recula. Trois secondes plus tard, une grande flamme grondante dévora le matériel informatique. Dans une autre pièce, sur un mur, un graphique imprimé sur ordinateur dévoilait les intérêts perçus. Ceux-ci atteignaient 186 % du total des prêts. Une somptueuse escroquerie ! Le pourcentage normal d'intérêts dans une opération de prêt aurait dû varier entre 15 et 18 %...

Il récupéra encore des enregistrements sur disquettes, les entassa dans une corbeille métallique et amorça un nouveau feu de joie. En un court instant, le plastique se mit à fondre et une odeur âcre se répandit dans les lieux. Il espérait avoir brûlé tous les documents. Pour plus de sûreté, il expédia deux autres grenades incendiaires au phosphore dans les deux pièces principales. Les détonations molles furent presque simultanées. En un éclair, les flammes se propagèrent au mobilier, aux rideaux et aux piles de listings entassées sur des étagères.

Bolan jeta un regard froid sur les lieux incendiés, puis il s'éclipsa par la porte arrière et fit rapidement démarrer sa voiture. Il s'était annoncé. Il avait déclaré la guerre à la Mafia de Portland.

Vingt-cinq minutes plus tard, il regagnait son hôtel dans le centre ville et gara la T-Bird dans le parking souterrain. Il prit soin de recouvrir toutes ses armes, vérifia le niveau d'essence du véhicule et rejoignit ensuite la chambre qu'il avait réservée deux jours plus tôt.

Bolan aimait cette région du Nord-Ouest. Il était fasciné par la splendeur des collines vertes ; la ville elle-même n'était qu'un tapis d'émeraudes.

Pourtant, même ici le cancer de la Mafia s'était installé, détruisant les honnêtes citoyens après les avoir escroqués et ruinés à travers maintes opérations véreuses.

Il était temps d'agir.

L'Exécuteur allait briser l'organisation de Gino Canzonari et saigner la Mafia à blanc. La rivière Willamette se transformerait en un fleuve écarlate !

CHAPITRE II

Le téléphone serré contre sa joue, Charlotte Albers entendit la dixième tonalité d'appel sonner dans le vide, puis elle replaça nerveusement le combiné sur l'appareil. Un mélange de frustration et de colère s'empara d'elle. Elle essuya ses larmes avec un mouchoir en papier qu'elle finit par déchirer en morceaux. Bon sang ! Où était-elle passée ? C'était la cinquième fois qu'elle essayait de joindre sa sœur. Leen aurait dû être rentrée de son travail, maintenant. Charlotte composa à nouveau le numéro en prenant soin de ne pas se tromper de chiffres.

Enfin, quelqu'un décrocha après quelques secondes.

— Dieu merci, Leen, tu es rentrée ! Ça fait une heure que j'essaie de t'appeler. Il faut que je te parle !

Charlotte criait presque, déchargeant une partie de sa colère et de sa frustration.

— Je suis devant le téléphone depuis une éternité. Ecoute-moi, j'ai des problèmes, de graves problèmes... Leen, j'ai besoin d'aide.

— Charlotte, calme-toi, calme-toi, je suis là. On s'est toujours aidé toi et moi, c'est fait pour ça les sœurs. Allez, respire un bon coup et explique-moi ce qui se passe.

Charlotte inspira profondément.

— Je suis dans une situation impossible. J'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent.

— C'est tout ? J'avais peur que tu sois tombée enceinte ! Il est possible de faire un emprunt. Combien te faut-il ? cent, deux cents dollars ?...

— Bon sang, Leen, j'ai dit beaucoup d'argent ! Il me faut douze cent cinquante dollars demain soir à six heures !

Un silence s'installa pendant une minute.

— Lot, c'est encore une histoire de drogue ?

— Non, non, je me suis trouvée à court d'argent pendant quelques jours et j'ai emprunté à une société financière...

Nouveau silence, puis :

— C'étaient des usuriers n'est-ce pas ? Tu connais pourtant les méthodes de ces salauds. Pourquoi n'es-tu pas allée à la banque ?

Elle s'interrompit un moment et reprit :

— Lot, je suis désolée, je ne dispose pas de cette somme. Si je le pouvais je le ferais... Qu'est-ce qui se passe si tu ne peux pas payer ?

— Oh, j'ai le choix ! Un bras où une jambe cassée.

— Lot !

— D'accord, ce n'est pas si terrible ! Si je ne paie pas, un nouvel intérêt de deux cent cinquante dollars commence et je m'enfonce de plus en plus...

— Deux cent cinquante dollars d'intérêts ? C'est absolument illégal ! Personne ne peut demander autant.

— Alors intente-leur un procès et viens me retrouver à l'hôpital ou à la morgue !

— Ils ne te feront rien, Lot.

— Ma petite sœur, tu ne sais pas de quoi ils sont capables.

— S'ils te touchent tu ne pourras pas les rembourser.

— Ils appellent ça faire un exemple avec un client récalcitrant. On pourrait tout aussi bien dire un investissement publicitaire.

— Qui est-ce, Lot ?

— Bon sang, tu tiens vraiment à me faire tuer ?

— Qui est-ce ?

— Jody Warren.

— Merde !

— Est-ce que je peux débarquer à ta banque, Leen ?

— Je suis désolée ! L'os c'est Warren. Tout le monde sait qu'il tabasse les gens, c'est une brute.

— Merci pour le soutien !

Charlotte émit un petit sanglot, puis respira profondément.

— Je dois aller voir Jody ce soir si je ne trouve pas l'argent, précisa-t-elle. Il m'a dit qu'on en discuterait. On trouvera peut-être un arrangement.

— Tu sais très bien ce qu'il va arranger. Il va surtout s'occuper de tes pantys.

Charlotte se redressa brusquement.

— Je ne suis pas une petite fille fragile, Leen, et je ne suis plus vierge ! Si je le laisse tourner autour de moi, je pourrais sans doute gagner du temps.

— Et après ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus rien ! Mon Dieu, comment en suis-je arrivée là ?

— Lot, rappelle-moi juste après ton entretien avec ce type. D'accord ? N'oublie pas. Je peux mettre mon alliance en gage pour pratiquement douze cents dollars...

— Ne fais pas ça. Je trouverai bien une solution. Si Warren a envie de moi, peut-être que deux nuits avec lui suffiront à faire sauter ma dette.

— Ne parle pas de cette façon. S'il le faut je vendrai la voiture. Je peux vendre la toyota ce soir même et en obtenir deux mille dollars.

— Non, Leen, je ne peux pas te laisser faire ça. J'ai eu tort de t'ennuyer avec mes problèmes. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais aller

trouver ce type. Deux nuits, ça ne sera pas trop dramatique. Je te passerai un coup de fil avant minuit pour te tenir au courant.

— Lot, je t'en prie...

— Laisse tomber, Leen, c'est mon problème, mon putain de problème et je vais commencer à m'en occuper. Ne t'inquiète pas petite sœur. Bye !

Charlotte Albers raccrocha. Elle observa d'un air songeur son corps élancé. Certains hommes prenaient du plaisir avec des filles noires. Ça valait la peine d'essayer. Mais son prix était de six cent vingt-cinq dollars la nuit. Elle frissonna. Elle se savait jolie et excitante, mais accepterait-il le marché ?

Une demi-heure plus tard, elle était habillée et suffisamment maquillée pour mettre en valeur ses grands yeux. Sa robe blanche courte et décolletée laissait apparaître presque la moitié de sa somptueuse poitrine. Elle espérait que l'effet serait suffisant.

Charlotte Albers se tenait dans la luxueuse propriété de Jody Warren surplombant la rivière Willamette. Le maître des lieux ricanait et secouait la tête d'un air moqueur.

— Tu manques pas d'air, Charlotte de mon cœur ! Tu ne peux pas me rembourser mais tu me proposes ton corps de rêve pendant deux soirs pour six cent vingt-cinq dollars la nuit !

Une soudaine envie de crier s'empara de la jeune noire. Elle avait souvent fait l'amour mais toujours parce qu'elle le désirait et aimait vraiment son partenaire. Peu de jeunes filles noires aujourd'hui arrivaient encore vierges à l'âge de vingt-trois ans.

Son regard masquait difficilement sa colère quand il se remit à rire.

— Pas de chance, mignonne ! Je veux mon pognon. Tu me dois douze cent cinquante dollars demain soir à six heures. Passé ce délai, ça sera deux cent cinquante dollars de plus par jour de retard. C'est une pénalisation.

Il se leva et se dirigea vers elle. Jody Warren était un être petit et corpulent, avec des cheveux gras qui descendaient sur ses épaules. Son visage portait encore des marques d'acné juvénile. Son tee-shirt sale laissait apparaître son gros ventre flasque débordant de son blue-jean trop serré dont la braguette restait à moitié ouverte. Il fixa la jeune femme de ses yeux gris fades et demanda en reniflant :

— Est-ce que tu peux payer, Charlotte ?

— Tu sais très bien que non ? J'ai besoin d'un peu de temps pour me retourner.

Il tendit la main vers le décolleté de Charlotte qui serra les dents et resta de glace.

— Beaux nichons ! apprécia-t-il en plongeant la main dans sa robe, agrippant un de ses seins. Vraiment, je crois que tu vaux beaucoup

d'argent. Je vais te faire une proposition... Si tu tiens à rembourser ton emprunt au pieu, je peux te dégoter deux et même trois mecs par nuit. À deux cent dollars le coup, tu gardes la moitié et en une semaine tu devrais pouvoir te débarrasser de ta dette.

— Comme une vraie putain !

— À une différence : tu travailles comme une call-girl, tu n'as pas besoin de te balader dans la rue.

Elle s'écarta de lui. La main de Jody Warren accrocha un côté de sa robe, dégageant son épaule.

— Je refuse de faire la pute ! cria-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Il ricana, découvrant ses dents noircies par le tabac.

— À ton aise. C'est ça ou bien j'appelle douze types pour venir te sauter sur-le-champ. Comme ça, on sera quitte. Tu as déjà pris douze mecs en vingt minutes ? Une belle passe.

— Tu n'oserais pas !

La porte qu'elle essayait d'ouvrir resta bloquée. Brusquement, elle se sentit sans force, les jambes en coton et elle se mit à sangloter, glissant lentement le long de la porte jusqu'au sol. Jody Warren la releva une fois qu'elle fut calmée, fixant son sein droit qui avait surgi de sa robe.

Il prit un ton paternel :

— Eh, Charlotte, petit cœur, ça ne sera pas si mal. Bien sûr, il faut d'abord que je fasse moi-même un essai avant de t'offrir à mes clients. Comprend bien qu'une fois ton emprunt remboursé tu peux continuer ton travail ou partir. C'est toi qui décides.

Il bascula l'autre bretelle de son épaule et dégagea le haut de sa robe jusqu'à sa taille. Elle ne portait pas de soutien-gorge.

— Ouais, Charlotte, je suis sûr qu'on va faire du fric toi et moi. Viens par ici que je m'en rende vraiment compte.

Quelques heures plus tard, Charlotte Albers était nue dans une chambre d'hôtel à côté d'un homme deux fois plus âgé qu'elle. Celui-ci s'étira, saisit sur la table de nuit un verre d'eau minérale dont il but bruyamment quelques gorgées.

— Excellent ! apprécia-t-il. Excellent. J'ai essayé les meilleurs culs de la ville et je dois dire que tu en fais partie. Faudra pas que j'oublie de féliciter Warren, il sait dégoter les filles à la hauteur.

Charlotte qui fixait le mur se retourna.

— Est-ce que je peux partir, maintenant ?

— Partir ? Tu rigoles ! Je t'ai réservée pour toute la nuit, poupée ! C'était qu'un début. T'avais pas compris ça, C'est pas grave, ça va vraiment te plaire cette fois, attends de voir !

Elle bondit hors du lit et le regarda. Il était entièrement nu, blanc et gras. Une écorchure suppurante marquait sa jambe et son haleine

dégageait une odeur d'immondices.

— Où tu vas ?

— Dans la salle de bains, fit-elle mécaniquement.

Puis elle l'observa à la dérobée, pensa à sa dette et à la façon dont elle s'en acquittait. Cela pourrait durer un an. Elle se sentait glacée, dégoûtée, incapable de pouvoir supporter l'humiliation. En plus du fait qu'il lui semblait répugnant, ce type la regardait en tant qu'objet de plaisir. Aucun de ses désirs ne comptaient.

Un vertige la prit soudain. Une fine transpiration inonda son front et elle s'entendit déclarer d'une voix rauque :

— Vous n'êtes qu'un ignoble porc ! Et si vous croyez que je vais rester toute la nuit ici, vous vous faites des illusions !

Le type se dressa brusquement sur le lit.

— Espèce de putain merdeuse ! grogna-t-il. Personne ne m'a jamais parlé sur ce ton ! Je vais t'envoyer t'éclater contre le mur...

— Je ne suis pas une putain ! hurla-t-elle.

Un rire vulgaire la secoua.

— Et ça, c'est un pique-nique de bonnes sœurs ? T'es qu'une merde de prostituée, tout le monde le sait, rien qu'à te voir marcher. Tu vends ton cul pour du fric. T'es qu'une pute, rien d'autre !

— Ce n'est pas vrai ! hurla-t-elle de nouveau.

— Pourquoi ? Tu baisses bien pour le pognon ! Vas te laver le cul et reviens tout de suite. T'as pas intérêt à faire la conne, hein !

Charlotte se précipita dans la salle de bains et s'observa silencieusement dans le miroir.

Piégée. Elle était piégée et pensait que jamais elle ne trouverait de solution pour se sortir du cloaque où Jody Warren l'avait jetée. Elle se sentait souillée non seulement dans son corps mais aussi dans son âme. Dans sa tête défilèrent les images de ce qu'allaient être son avenir, sa déchéance. Elle ne serait plus que le jouet des caprices de types qui allaient passer sur elle leurs envies libidineuses, leurs fantasmes malsains.

Pas de solution ?... Elle venait précisément d'en voir une.

Lorsqu'elle ressortit, des larmes inondaient son visage.

— Je suis désolée, Leen, je suis désolée, murmura-t-elle en se dirigeant vers le petit balcon de la chambre.

— Amène tes fesses, ma grande ! fit le client qui l'avait louée pour la nuit.

Elle ouvrit la porte vitrée, fixa un instant le type qui la regardait d'un air interrogateur puis, dans un élan de démente, se rua dehors, projetant son corps du quatorzième étage de l'hôtel.

Charlotte Albers avait trouvé, le moyen d'échapper au cloaque. Définitivement.

CHAPITRE III

L'Exécuteur plongeait son regard dans la nuit embrumée. La pluie légère et incessante continuait de mouiller la campagne et les hommes. Les nuages s'acheminaient vers leur destination probable : l'océan Atlantique, tandis que les habitants de l'Oregon poursuivaient impassiblement leurs activités quotidiennes. Ici, la pluie faisait partie du territoire.

Bolan vérifia le numéro de la modeste bâtisse située dans le quartier Laurelhurst, se dirigea vers la porte d'entrée et appuya sur le bouton de sonnette.

Il reconnut immédiatement le type qui vint lui ouvrir. Al Capezio. Celui-ci s'occupait des sociétés de prêts et des prostitués pour la Famille. Sa jeunesse n'excluait pas son grade de lieutenant au sein de l'organisation, mais il avait encore beaucoup à apprendre, notamment qu'un truand ne doit jamais ouvrir lui-même la porte à un inconnu.

— Ouais ? fit nonchalamment Capezio en restant sur le pas de la porte.

Bolan l'agrippa brutalement par la chemise et l'extirpa de la maison, le plaquant contre le mur de la véranda faiblement éclairée. Il lui plaqua aussitôt le canon du Beretta 93-R contre la tempe, de façon à ce qu'il puisse bien le voir, et déclara discrètement :

— Dis à ta femme que tu dois t'absenter quelques minutes !

Al écarquilla les yeux, gloussa puis tourna la tête et lança quelques mots d'une voix forte. Bolan referma la porte de la bâtisse.

— Qui êtes-vous ? fit Capezio d'une voix étranglée.

— Tu n'as pas besoin de le savoir, Al. On va à ton bureau. N'essaie pas de me faire une blague ou tu seras l'invité d'honneur aux prochaines funérailles de la Famille.

Bolan le poussa dans l'obscurité jusqu'à la voiture, le fouilla avec soin et le balança sur le siège passager de la Thunderbird. Il passa ensuite au volant, démarra et lui jeta une petite médaille que le lieutenant de la Mafia tourna entre ses doigts sans trouver d'explication à ce geste. Il questionna stupidement :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— T'as pas fait tes classes ? fit Bolan.

L'autre resta silencieux en continuant de tripoter la médaille de tireur d'élite.

L'Exécuteur parcourut quelques kilomètres au nord-est de Sandy et s'engagea dans une allée aboutissant derrière la compagnie Eagleton, une société de prêts.

— Tu reconnais ton fief, Al ? Le point central de toutes les opérations de prêts de la Famille Canzonari.

Al Capezio secoua sa grosse tête.

— Je ne vois vraiment pas ce que vous essayez de prouver. On ne garde jamais beaucoup de fric ici, deux ou trois mille dollars au plus.

— C'est toujours ça. Ouvre ta porte.

Ils entrèrent dans un petit entrepôt, puis dans une grande pièce partagée en une douzaine de petits cabinets. Chacun d'eux était meublé d'un bureau et d'un fauteuil pour le client.

— Ton bureau est de ce côté, fit Bolan en l'invitant à entrer. Avance et ferme la porte.

— À quoi on joue maintenant ?

— Tu parles et j'écoute. Je veux les noms et adresses de tous les centres de prêts tels que celui-ci. Je veux également les noms et les coordonnées de tous les prêteurs qui opèrent dans la rue, comme Léo the Fish avait l'habitude de faire.

— Avait l'habitude ? répéta Capezio d'un ton inquiet. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu n'es pas au courant ? Léo et moi on a eu une petite entrevue dans son bar préféré. Actuellement il s'occupe des prêts de charbon en enfer. Il travaille à l'intérieur du fourneau.

Les yeux du mafioso s'exorbitèrent.

— Vous avez descendu Léo ?

— Disons qu'il a eu un petit accident. Intoxication par le plomb. Prépare-moi vite les renseignements ou tu iras demander à Léo en personne comment on se sent en bas.

Capezio fixa Bolan d'un air ahuri et acquiesça comme s'il venait seulement de comprendre la précarité de sa situation. Il fouilla dans un tiroir et en sortit un listing composé et imprimé sur une imprimante d'ordinateur. Bolan vérifia les noms, empocha la feuille et questionna :

— Parle-moi du réseau de call-girls, Al.

Le jeune truand haussa les épaules d'un air indigné.

— Je ne comprends pas.

— Tu exploites aussi la prostitution pour Canzonari, Capezio. Je veux une autre liste de toutes les maisons.

— Mais je...

Le Beretta apparut dans la main de Bolan, le canon pointé sur le ventre du mafioso qui soupira et finit par exhiber un autre listing. En même temps, il plongea la main dans un tiroir, l'en retira serrée sur la crosse d'un automatique nickelé qu'il tenta de braquer sur Bolan. Deux soupirs rauques fusèrent du Beretta. Deux projectiles brûlants s'enfoncèrent dans le visage du soldat de la Mafia qui mourut en quelques brèves secondes.

Calmement, Mack Bolan déposa ensuite dans la pièce quelques cubes d'explosif C-4 munis de détonateurs qu'il synchronisa sur trois minutes ; il fit de même dans la salle d'ordinateur et d'archives.

Il se trouvait déjà loin quand le grondement teigneux des explosions se fit entendre.

Quelque vingt minutes plus tard, il immobilisa la T-Bird devant un drugstore du centre ville où il photocopia les deux listes avant de les insérer dans une enveloppe sur laquelle il inscrivit un nom, et lança à nouveau le véhicule en direction du commissariat de police de Portland. Sur place, il tendit l'enveloppe au premier policier en uniforme qu'il rencontra.

— Remettez ce pli à Dunbar, expliqua-t-il. C'est urgent.

Le flic acquiesça d'un signe de tête et s'éclipsa à l'intérieur de l'édifice. Bolan se souvenait très bien du sergent Fred Dunbar. Ils avaient travaillé ensemble pendant près d'un an au Viêt-Nam. Dunbar avait failli être tué dans une opération de pénétration en territoire viêt-cong. Bolan et son équipe étaient survenus juste à temps pour le tirer du piège dans lequel il s'était fourré avec ses hommes.

Actuellement, Dunbar était lieutenant au Police Department de Portland. Un sacré flic. Il devait maintenant avoir reçu la lettre depuis une demi-heure.

Le lieutenant s'annonça, repoussa une pile de dossiers sur son bureau et alluma une cigarette. Une voix qui ne lui était pas inconnue résonnait dans le téléphone.

— J'ai appris que tu fais du bon boulot, Fred. Tu as reçu l'enveloppe ?

— Heu, oui... Qui est à l'appareil ?

— Je pense que tu peux faire quelque chose d'utile avec ces informations. La première feuille concerne les prêts à des taux plus qu'illégaux opérés par la Mafia avec les coordonnées des principaux opérateurs. La seconde liste dévoile les adresses de toutes les maisons de passes de la pègre. Tu en sais sûrement déjà pas mal là-dessus ; j'ai juste pensé à remettre tes dossiers à la page.

— Merci pour le service mais je ne sais toujours pas qui me parle...

Bien que la voix lui parut familière, il n'arrivait pas à y coller un visage. Bolan le mit sur la voie.

— Fais travailler ta mémoire, soldat. Dong-Ha. Tu étais avec un groupe de six hommes en pleine panade chez les Viêt-Congs ! Tu as oublié ?

— Bon Dieu ! Bolan... Comme si ces choses-là peuvent s'oublier ! Qu'est-ce que tu fabriques dans le coin ?...

Dunbar s'arrêta pour réfléchir un instant. Bolan l'encouragea :

— Tu y es presque, soldat, rassemble les morceaux.

— Bon sang ! Tu ne veux pas dire que... que tu es venu ici, à Portland, pour mettre la ville à feu et à sang ! C'est la première fois que tu fais surface dans la région.

— Il faut bien un début à tout. Pour l'instant, vois ce que tu peux faire contre les amici, je te recontacterai plus tard.

— Hé ! Attends, Mack !... Où je...

Mais Dunbar ne parlait plus que dans le vide. Bolan avait raccroché.

Charleen Granger était la copie conforme de sa sœur. Installée dans son confortable salon, elle attendait un coup de fil de Charlotte Albers. Le spectacle télévisé ne lui retirait aucunement sa nervosité. Les minutes lui semblaient interminables. À chacune d'elles, son regard inquiet se posait sur le téléphone.

Lorsque son mari était rentré, elle lui avait parlé du problème de sa sœur. Ils avaient décidé de la laisser agir, se réservant de demander un prêt à leur banque pour l'aider à sortir de sa dette.

L'inquiétude de Charleen augmentait. Elle n'avait jamais vu sa sœur dans un tel état. Lot n'avait rien d'une assistée. Elle était moralement solide et pleurait rarement. Mais elle ne gagnait pas des sommes folles et dernièrement, elle avait semblé être en proie à une malchance tenace.

Charleen alla se verser un verre d'eau dans la cuisine, but lentement en s'efforçant de retrouver son calme, puis retourna dans le salon auprès de son mari.

La pendule marquait onze heures.

Un commentateur apparut sur l'écran pour les nouvelles locales.

— Lot aurait déjà dû appeler, fit remarquer Charleen découragée.

Walt leva les yeux vers sa femme.

— Je sais. On ne peut pas faire sa vie à sa place.

— C'est ce qui me tracasse.

Charleen fixait le téléviseur mais elle n'écoutait plus les mots du commentateur. Un frisson la parcourut soudain et un cri d'horreur s'échappa de sa gorge. Elle bondit sur ses pieds, une expression d'effroi plaquée sur son visage brusquement noyé par les larmes.

Walt se précipita pour la réconforter.

— Qu'est-ce qu'il y a, Leen ? Qu'est-ce qu'il y a ?...

— C'est Charlotte ! J'en suis sûre. Il vient de lui arriver quelque chose de terrible !

Un policier était en train de disperser les curieux. L'appel téléphonique qu'il aurait reçu peu de temps auparavant se résumait à une phrase brève et dramatiquement significative : une femme avait basculé du balcon d'un immeuble jusque sur le toit d'une voiture

garée à l'arrière du bâtiment.

— Reculez ! Reculez ! Ce n'est pas un spectacle ! La femme est morte, on ne peut plus rien faire pour elle, dégagez la place !

Il refoulait un gros type en pyjama et une femme échevelée quand deux voitures de police surgirent, bruyamment, débarquant des uniformes qui encadrèrent les lieux tandis que l'officier Quincy Smith accompagnait le médecin légiste du P.D.P. jusqu'à la Datsun dont le toit avait été complètement enfoncé par l'impact du corps.

Elle était nue et ensanglantée.

La mort n'avait pas emporté la beauté de la jeune femme. Son visage était intact bien que l'arrière de sa tête eût été écrasé contre la carrosserie. Des traînées de sang maculaient les portières, jurant avec la blancheur de la voiture. Quincy leva les yeux vers les balcons de l'hôtel. La fille pouvait être tombée de n'importe lequel. Une équipe devrait fouiller ces chambres aussitôt que possible.

Le coroner se relevait et fixait en grimaçant le corps étendu à ses pieds. Smith s'approcha de lui.

— Bon sang ! Cette pauvre même est dans un état épouvantable.

— Ouais... traumatisme à l'arrière de la tête, colonne vertébrale brisée et dommages importants au cerveau.

Il glissa un drap sur le corps et autorisa l'équipe médicale à l'emporter.

— Smith se tourna vers un jeune flic :

— Vous étiez le premier sur les lieux ?

— C'est exact. Je suis arrivé, j'ai écarté les gens et j'ai attendu. Je n'ai rien entendu et je n'ai vu personne de suspect. Il y avait du monde sur les balcons mais probablement des curieux attirés par le bruit des sirènes.

— Vous avez une idée ?

— Elle a sauté ou a été poussé d'un des balcons. On finira bien par savoir qui elle est. Ses affaires sont sûrement quelque part.

Quincy Smith jeta un dernier regard à la scène macabre et se dirigea vers le bâtiment tout en réfléchissant. Les cinq ou six premiers étages ne permettaient pas une chute aussi éloignée de la bâtisse et un choc aussi important contre la Datsun. Il fallait voir plus haut.

Accompagné par le concierge de l'hôtel, il compulsa le registre des entrées, élimina d'emblée les chambres occupées depuis plusieurs jours pour ne retenir que celles qui avaient été louées au cours de la soirée. Puis, par éliminations successives, il aboutit au quatorzième étage, chambre 1406. La pièce était inoccupée. Des vêtements féminins étaient posés sur le dossier d'une chaise ainsi qu'un sac à main. Il ouvrit le sac, le renversa sur une table pour en vider le contenu et repéra aussitôt des photos représentant une jeune fille noire qui semblait le regarder en souriant.

Il lut un nom sur une carte d'identité : Charlotte Albers.

Un appel à l'accueil lui apprit que la chambre 1406 avait été réservé par un certain John Smith.

— Cette fille, c'était une prostituée ? demanda un flic en uniforme qui venait de faire irruption dans la chambre.

Quincy Smith grogna.

— Pour l'instant, dites-vous simplement que c'est un nom dans un dossier. On ne peut pas conclure grand-chose pour le moment.

L'employé de la réception avait déclaré que le « John Smith » en question était un Blanc, la cinquantaine, et qu'il était arrivé seul. Mais rien dans la chambre ne prouvait qu'il avait couché là. Ils devraient relever les empreintes.

Et s'ils ne trouvaient rien d'intéressant, le dossier de Charlotte Albers irait rejoindre l'énorme quantité de documents en attente dans les classeurs du P.P.D.

Quincy eut une moue désabusée en quittant la chambre 1406. Il y avait des moments où son métier de flic lui pesait sur l'estomac.

CHAPITRE IV

Bolan venait de rejoindre son hôtel. Dans le hall principal, il s'enferma dans une cabine téléphonique et composa un numéro à Denver qui en enchaîna trois autres successivement et automatiquement. Au bout du troisième, la tonalité indiqua que la ligne était libre. Il put donc composer son numéro automatique à destination de Del Mar en Californie. Quelques secondes plus tard, une voix neutre répondit à l'autre bout de la ligne :

— Bonsoir, vous êtes au 462-5847.

— Stricker à l'appareil, STRONGBASE. Cette programmation de numéro en chaîne, ça me paraît assez complexe ! Tu es certain que la ligne est claire ?

— Le truc est OK, grand frère, répondit Johnny Bolan. Comment vont les affaires ?

— Ça progresse. Je voulais surtout vérifier ce nouveau système téléphonique questionna Bolan. C'est concluant. À propos des installations ?

— On est dans les temps. Cet après-midi nous avons connecté le second ordinateur et nous avons nos liaisons. Il ne nous manque plus qu'un dernier contact avec Léonard Justice pour être complètement opérationnel. Je peux déjà t'informer de pratiquement tout ce dont tu as besoin. En fait, j'ai quelque chose qui devrait t'intéresser. Des bruits courent à propos d'une importante opération de contrebande d'armes qui s'effectuera dans la semaine à Portland. Je ne peux pas t'en dire plus. J'ai tout un tas de rapports provenant du L.E. A. et de Justice. Je pourrais peut-être te les apporter pour que tu les examines.

— S'il y a une relation avec la Famille dont je m'occupe, je veux en savoir plus.

— On dirait bien qu'il y en a une. Je te retrouve là-bas demain dans la matinée. J'ai un avion direct pour Portland à 7 heures.

— J'irais te prendre à l'aéroport.

— Au fait, tu utilises ton char de guerre pour cette opération ?

Johnny Bolan faisait allusion à la caravane spécialement équipée pour l'Exécuteur et aussi redoutable qu'un navire de combat.

— Non, le terrain s'y prête mal et je ne veux pas le faire repérer par ici.

— C'est toi qui décides, Mack... En tout cas, je pourrai te donner un coup de main sur place.

— N'oublie pas, tu n'entres pas dans la guerre, tu restes à l'arrière-plan, en support.

— D'accord. Ne te casse pas la tête à mon sujet.

— À demain.

Ils raccrochèrent en même temps.

La soirée de Bolan s'annonçait tranquille. Pour l'instant, il était contraint à l'attente de nouvelles informations. Quelques heures pour se reposer avant le combat. Il prit une douche chaude, fit ensuite couler de l'eau glacée sur son corps, et s'allongea sur le lit en vidant son esprit de toute préoccupation.

La photo de l'Exécuteur s'étalait en grand sur la Une du journal *Oregonian*. À côté, un croquis le montrait, mitrailleuse au poing avec tout un équipement de combat. C'était assez ressemblant.

Bolan acheta le journal et remonta dans sa chambre où il se déguisa légèrement : fine moustache noire, lunettes de soleil Polaroid et casquette sport assortie à sa veste.

L'édition du matin faisait un éloge de sa carrière, le décrivant comme un Robin des Bois en campagne contre la Mafia ou bien un tueur sanguinaire, selon le point de vue. Même sa « mort » éphémère pendant un an et sa résurrection au service du gouvernement étaient mentionnées. Il y avait également des éléments d'information concernant le désir du F.B.I., de la C.I.A. et de six ou sept gouvernements étrangers de l'intégrer dans leurs services secrets. Y compris le K.G.B. Un comble !

Le journal concluait :

« Officiellement, la police de Portland se refuse à croire à la présence de l'Exécuteur en ville. Cependant, la découverte d'une médaille de tireur d'élite sur les lieux du triple meurtre commis devant l'agence de prêts, ainsi que la destruction par explosifs des locaux d'une seconde société financière, tendraient à démontrer le contraire.

« Les spécialistes de la division Anti-crime ne cachent pas que les deux firmes visées hier sont connues pour posséder des liens étroits avec, la Mafia de Portland.

Pourtant, la police de Portland ne détient aucune preuve permettant d'accuser formellement l'Exécuteur. Aux questions de nos reporters : « avez-vous de telles preuves » ? ou bien : « recherchez-vous activement Mack Bolan ? », le F.B.I. n'a voulu faire aucun commentaire. »

Mack Bolan termina son déjeuner. Un sourire de satisfaction éclaira son visage. En fait, le long article de presse était plutôt positif. À ce rythme, il devrait bientôt donner des interviews et des commentaires télévisés.

L'Exécuteur lança la T-Bird vers l'aéroport international de Portland. Le vol 715 était en retard de dix minutes. Enfin, Johnny

apparu sur la rampe de débarquement. Il ressemblait à un jeune businessman affairé.

Il sourit à la vue de Bolan et ironisa :

— Tu pourrais être le metteur en scène de mon prochain film !

L'Exécuteur lui montra la première page du journal.

— J'ai écouté les nouvelles hier soir, on dirait que tu es très occupé. Est-ce qu'on va à ton hôtel ? J'ai du matériel intéressant pour toi.

Johnny réserva une chambre non loin de celle de Bolan et le rejoignit.

— Le rapport du L.E.A. sur la contrebande d'armes est à jour. Il est sorti tard hier soir de l'imprimante.

Il tendit à Bolan un paquet de feuilles.

— J'ai un papier de Justice à propos du détachement spécial contre le crime organisé. Ils possèdent un listing sur la Famille Canzonari et toutes les affaires dans lesquelles ils sont impliqués. Il y a une histoire à propos d'une petite boutique d'armes apparemment un peu trop honnête. Ils pensent qu'un trafic se déroule derrière tout ça, mais ils n'ont malheureusement encore aucune preuve.

Bolan terminait la lecture du journal. Il s'arrêta soudain sur la photo d'une jeune femme noire.

— Une fille tombée du quatorzième étage d'un hôtel, mentionna-t-il à l'attention de Johnny. Sa sœur précise dans l'article que Charlotte avait des problèmes financiers et qu'elle avait emprunté de l'argent... Elle est probablement tombée sur des usuriers. Ce qui cloche c'est qu'elle était nue quand elle est morte.

Il réfléchit quelques secondes puis :

— Renseigne-toi auprès de sa sœur, vois si elle était en dette avec ce genre de requin et si oui, de qui il s'agissait. Fais-toi passer pour un journaliste...

Bolan se plongea ensuite dans le rapport du L.E.A. (Law Enforcement Agency). Un gros navire japonais devait livrer un important chargement d'armes sur la côte Ouest, sous un camouflage de matériel industriel, entre le douze et le quatorze du mois. Il y aurait apparemment de quoi démarrer une petite guerre.

D'après certaines informations, le L.E.A. estimait que le matériel allait être livré à une des Familles de la côte Ouest et ensuite réparti entre les soldats de la Mafia.

Si le débarquement réussissait, les flics de Portland allaient avoir un très gros problème sur les bras. Il existait une douzaine d'endroit où un gros navire pouvait accoster. Ils auraient même "la possibilité de décharger la marchandise quelque part sur un quai de la Willamette ou de la Columbia par une nuit pluvieuse et sans lune.

Bolan venait de prendre une décision. Il jeta un coup d'œil à son

frère.

— Essaie de trouver cette Charleen Granger, il y a peut-être des informations à récupérer de ce côté. Je fais un saut jusqu'à cette boutique d'armes.

Une heure plus tard, Bolan se trouvait devant la boutique. L'enseigne annonçait : « Northwest Guns Inc. Armes à feu de tous genres. » À l'intérieur, un stupéfiant assortiment d'armes était exposé. Il dépassa le rayon des anciens modèles et se dirigea vers les plus modernes. Là aussi la diversité était incroyable. La boutique renfermait tout ce dont un tireur pouvait avoir besoin et baignait en apparence dans la parfaite légalité. Toutes les armes qu'il pouvait voir bénéficiaient d'une autorisation gouvernementale de vente depuis la classique arme d'initiation de calibre .22 jusqu'au gros .45 automatique.

Le seul problème concernait les proportions du magasin. L'extérieur était deux fois plus grand que l'intérieur. Ça laissait une sacrée place pour le stockage éventuel de marchandises pas si réglementaires que ça. Comment la Mafia allait-elle s'y prendre pour passer une importante cargaison de matériel de guerre à travers la douane ? À coup sûr, de gros paquets de dollars étaient déjà en train de changer de mains.

CHAPITRE V

La Cadillac Limo de Don Gino Canzonari filait à travers Washington Park au milieu des longues pelouses. Elle vira dans South West Fairview Boulevard et s'engagea bientôt dans une immense propriété dominant le parc et les deux tiers de Portland qui s'étendaient en contrebas. Puis la limousine se glissa dans un parking situé à l'arrière de la maison et s'immobilisa. Aussitôt, un chauffeur en uniforme se précipita pour ouvrir la portière à l'homme qui se tenait sur la banquette arrière.

Vince Carboni déplaça sa haute carcasse à l'impressionnante carrure, déplaça soigneusement la veste de son costume à sept cents dollars et promena sur l'endroit un regard appréciateur. Le domaine de la Famille Canzonari était d'une rare splendeur : trois hectares de gazon verdoyant, d'allées parfaitement entretenues et de massifs fleuris qui auraient pu servir de cadre à un tournage cinématographique.

Vince Carboni fit dévier son regard de la splendeur du parc et fixa son chauffeur :

— Où est-ce ? questionna-t-il sèchement.

L'homme sursauta. La courte phrase avait percuté son oreille comme une balle de fusil.

— Par ici, M. Carboni. Le Don vous attend, il doit être en train de prendre son petit déjeuner.

Vince passa devant le chauffeur qui lui tenait la porte. Il jura en réajustant l'arme qu'il portait sous sa veste : un Automag. 44. Le damné flingue était dix fois trop lourd et bien trop encombrant, mais il était déterminé à en faire son allié personnel.

La maison était splendide, mais Vince ne prêtait pas même attention aux richesses qu'elle contenait. Il continua d'avancer en grognant.

Don Gino déjeunait dans la dernière aile de la grande bâtisse. Il était un peu plus de huit heures du matin. À la vue de Vince, il souleva lourdement ses cent trente kilos de la chaise.

— Vince, content de te voir !

Vince s'arrêta, le salua d'un rapide signe de tête déférent, puis lâcha abruptement :

— T'es sûr que c'est ce fumier de Bolan qui a fait le coup ?

Don Canzonari avait déjà rencontré Vince auparavant. Il connaissait son manque de tact, de finesse, et sa vulgarité coutumière. Mais c'était un excellent tueur et le meilleur spécialiste que possédait actuellement la Commissione. Aujourd'hui, la mission de Carboni était

de liquider l'Exécuteur.

— Certain, affirma le Don. Il a laissé une médaille de tireur d'élite là où il a descendu trois de mes hommes. Il a dû en déposer une ou deux sur le trottoir avant d'aller canarder les pauvres gars du haut de l'immeuble.

— Un tir longue portée. Il a sans doute utilisé son Weatherby Mark V. C'est un gros fusil. Quoi d'autre ?

— Cette pute a également liquidé Léo the Fish dans un bar au milieu de cinquante personnes sans qu'une seule d'entre elles ne s'en aperçoive. On suppose que Bolan s'est servi d'un silencieux. Il a récupéré le fric et les cartes de prêt de Léo. Mes gars commencent à devenir nerveux...

— Dis-leur de se calmer. Vince Carboni est là et l'Exécuteur n'a plus que quelques heures à vivre.

— J'ai déjà entendu ça plusieurs fois Vince... La nuit dernière, ce cinglé a attaqué mon administrateur chez lui et l'a traîné jusqu'aux bureaux de la compagnie. Il l'a troué de deux balles dans la peau avant d'embarquer je ne sais quoi et de tout détruire. Ce salaud me coûte déjà près d'un million de dollars et il n'est en ville que depuis vingt-quatre heures. Qu'est-ce que tu peux faire contre ça, Vince ?

Vince suspendit sa veste au dos de sa chaise et s'attabla en voyant le serveur arriver avec son petit déjeuner. Il commença à manger, ignorant la question, puis il repoussa son assiette vide et fixa Gino.

— Don Canzonari. J'ai besoin d'une grosse puissance de feu. As-tu des P.M. entièrement automatiques.

— J'en ai un, un MP-40. Qu'est-ce que tu...

Vince leva la main et Gino s'arrêta de parler.

— Je veux cinq cents cartouches et deux hommes. Un pour conduire et l'autre pour me seconder. Je veux ton meilleur tireur, je me fous de savoir ce qu'il est en train de faire, il me le faut ici maintenant.

Gino acquiesça et partit téléphoner. Peu après il raccrocha et retourna vers Vince d'une démarche impatiente.

— Son nom est Rocco. C'est le meilleur tireur d'élite que je possède. Je veux que tu en prennes soin.

— J'ai aussi besoin de trois .45 automatiques et de beaucoup de chargeurs pleins. Après ça, je te ferais savoir ce qui va se passer.

— D'accord, fit le Don. J'ai une chambre pour toi ici et une autre à l'hôtel dans le centre ville. Tu peux utiliser celle que tu veux et même les deux. Quand as-tu reçu mon message ?

— Vers dix heures hier soir.

— Zip l'a envoyé par son ordinateur à travers ce qu'il appelle un modem. Je ne sais pas ce que c'est, mais il paraît que tout ce qu'il tape ici est retransmis à New York par une simple ligne téléphonique...

— Je ne veux pas savoir comment ça fonctionne, Don Canzonari. Ce qui compte c'est que ça marche. Où est ma chambre ?

Une heure plus tard, Vince était confortablement installé dans sa chambre. Une jeune mexicaine s'occupait de ranger ses affaires puis vint s'asseoir à ses côtés. Il l'ignora. Elle déboutonna alors son corsage et dévoila sa volumineuse poitrine. Vince grimaça un sourire et la reconduisit vers la porte.

— Pas pour l'instant poupée. Plus tard peut-être.

Il la poussa au-dehors et s'enferma, puis il commença à nettoyer et graisser le MP-40 que lui avait remis Gino quelques minutes auparavant. Il n'avait pas vu une telle arme depuis près de deux ans. Celle-ci semblait en bon état mais tirait probablement trop haut et trop à gauche comme la plupart de ces flingues.

Lorsqu'il eut entièrement réglé et vérifié son arme, il descendit, appela son chauffeur et inspecta la voiture, puis retourna voir le parrain de Portland.

— Où est Rocco ? questionna-t-il laconiquement.

— Il sera ici dans une demi-heure. Alors, quelle est la procédure ? L'Exécuteur ne m'avait jamais créé de complications avant ça.

— Tu as de la chance. Il fourre son sale nez partout. Je veux que tes gars me disent exactement où il se trouve. Il faut que j'y sois avant qu'il se tire. Il est rusé, mais avec une équipe solide et rapide, on peut le coincer. Ensuite il est à moi. N'oublie pas.

— J'ai prévenu mes gars qu'ils m'appellent tout de suite dès qu'ils l'auront localisé, fit Gino en ouvrant une boîte de bière.

— ... Je leur ai également dit que le premier qui le repérera et qui m'en informera recevra un bonus de cinq mille dollars. Au fait, qu'est-ce qui se passe pour les cinq millions de dollars que la Commissione a proposés ?

— Ils attendent toujours d'être ramassés, indiqua Vince.

— Tu es l'élus ?

— Bon sang, tout le monde l'est, même toi !

— Ça peut se partager ? demanda Don Canzonari. Je veux dire... si mes gars et moi on t'aide à l'épingler et si on arrive à avoir ce fumier, qui ramasse le fric ? Celui qui appuie sur la gâchette ?

— La Commissione a dit qu'il y aurait un partage s'il doit y en avoir un, répliqua Vince d'un air renfrogné en haussant les épaules. Maintenant je suis prêt, sauf que j'attends toujours ce super tireur que tu dois m'envoyer. Quand il sera là, dis-lui de se rendre avec le chauffeur dans la voiture de l'équipe. Si jamais on reçoit un appel, je les veux fin prêts dans la bagnole avec le moteur en marche. Pour l'instant, envoie-moi la petite qui a rangé mes affaires tout à l'heure, je vais me relaxer un peu.

Don Gino Canzonari grogna lorsque Vince fut parti. Voilà que ce

petit con lui donnait des ordres, maintenant. La colère de Gino fut à son comble pendant un moment. Ce Carboni était un vrai salopard mais il avait carte blanche et l'appui de la Commissione derrière lui.

Canzonari gloussa. Peut-être que cette petite Lolita refilerait l'herpès ou une sacrée blennorragie à ce bâtard, pensa-t-il. Il s'esclaffa comme il ne l'avait plus fait depuis que l'Exécuteur était en ville.

Il retourna à son bureau et téléphona à ses principaux *Consigliere*, leur rappelant qu'ils devaient l'alerter immédiatement s'ils avaient la moindre nouvelle de l'Exécuteur.

Il réfléchit ensuite pour savoir qui allait remplacer Al Capezio. Il n'arrivait pas à croire complètement à sa mort. Ce gars avait un bon avenir devant lui. Maintenant il fallait qu'il trouve un nouveau lieutenant.

Gino laissa jouir son regard de la splendeur de son domaine. Il en profitait tant qu'il le pouvait encore. Il connaissait les risques qu'il courait et savourait les bons moments en attendant le pire.

Cinq de ses plus fidèles hommes avaient perdu la vie durant les heures précédentes. Vince Carboni devait être un expert, comme tous ceux que la Commissione envoyait, mais le serait-il suffisamment pour vaincre Mack Bolan la pute ?

Il appela son fils et lui demanda de venir le rejoindre dans son bureau principal avec tous les dossiers sur les grosses têtes de la Famille.

Zip était un petit prodige. Il avait débuté par les tout premiers ordinateurs et possédait maintenant une parfaite maîtrise de ces petits cerveaux auxquels il avait converti toute la Famille. Les tâches étaient devenues bien plus simples. Toute la comptabilité et les évaluations, tous les rapports, étaient effectués en une période de temps infime.

Gino se leva de sa chaise et se dandina jusqu'à son bureau.

Zip se trouvait déjà sur place avec le *Consigliere* Joseph Morello. Il lança un sourire grimaçant à son père et déposa sur la table les imprimés fraîchement sortis de l'ordinateur. Agé de vingt-six ans, il était diplômé de l'université d'Oregon. Il avait effectué des programmes complets sur le système de la Famille et pouvait retrouver n'importe quel renseignement sur celle-ci. Son désir à présent était d'établir des liaisons par ordinateurs avec les Familles des autres villes. Il avait convaincu la Commissione et les installations avaient commencé avec New York. Mais le contact avec les autres Familles s'était révélé plus difficile. La plupart ne possédaient pas de petit génie désireux de se rendre utile et les recherches avançaient lentement.

— Zip, qui dans la Famille possède des qualités de directeur ? Qui n'est pas déjà assigné ?

— Nous ne sommes pas particulièrement envahi par les candidats,

rétorqua Zip.

Il sortit une feuille imprimée de sa mallette et la parcourut rapidement.

— Le meilleur pour ce travail est Frank Genaro. Il fait partie de la Famille depuis sept ans et n'a jamais manqué à ses devoirs. Appelé une fois pour témoigner devant la cour, il n'a jamais dénoncé qui que ce soit de chez nous.

Le conseiller de Gino acquiesça.

— Je ne pensais pas à Frank mais il ferait très bien l'affaire. Qu'a-t-il fait comme études ?

— Il a été diplômé à l'université.

Le Don fit une profonde inspiration.

— Joseph, parle-lui. Instruis-le de son nouveau travail. Je veux qu'il s'y mette le plus tôt possible. On perd trop d'intérêts à attendre. Il faut rapidement remplacer Capezio...

Le *Consigliere* acquiesça et quitta la pièce. Gino se tourna vers son fils.

— A propos de Jupiter, est-ce que tout va bien ?

Zip parcourut une autre feuille et sourit.

— On dirait que oui. Les dernières informations disent que le bateau devrait arriver le treize au matin. C'est-à-dire dans moins de trois jours. La nuit précédente, nous organisons une petite soirée avec une trentaine de membres des Familles voisines, le long de la côte et à l'intérieur de l'État. Ils sont tous curieux de voir ce que nous vendons.

— Le matériel ne devra pas rester dans les environs plus de temps qu'il ne faut, fit Gino.

— Ne t'inquiète pas. Je pense que la marchandise ne restera pas plus de vingt-quatre heures dans l'entrepôt. Nous aurons une vingtaine de nos camionnettes sur place, en attente d'un chargement immédiat.

— Est-ce qu'on a aussi préparé la double paye de l'équipage japonais ?

— Oui. Les enveloppes contenant leur fric seront dans ma serviette avec le million du type de Rome qui a organisé le chargement ; c'est son avance.

— Pas de chèque, hein !

— Bien sûr que non. Nous réglerons le reste par ordinateur depuis notre banque jusque sur leur compte à Rome.

— O.K., Zip. Tu fais tout ce qu'il faut dans cette affaire.

Zip quitta son père et se rendit au premier étage dans une petite pièce. C'était sa salle d'ordinateurs. Il en possédait quatre différents dont deux fonctionnaient continuellement en liaison avec la Commissione à New York.

Il s'installa devant sa machine favorite et tapa sur le clavier un mot de passe qu'il n'avait pas utilisé depuis qu'il l'avait programmé il y

avait un an.

« *Mack Bolan* », frappa-t-il ensuite sur le clavier de l'ordinateur. Après un temps mort, l'écran se noircit rapidement de références provenant de l'ordinateur central à New York. Des pages-écran défilèrent.

Zip commença à lire, stupéfait de ce que l'homme qui menaçait actuellement la Famille Canzonari avait accompli dans le passé.

C'était ahurissant. Comment ce salaud, agissant toujours isolément, avait-il pu faire autant de mal à la Cosa Nostra ? Et comment avait-il pu toujours en sortir ?

Mais Zip Canzonari en était convaincu : si Bolan le pourri réussissait à sortir de cette ville, ce serait inévitablement avec les pieds devant et la tête en moins.

Portland allait être son tombeau.

CHAPITRE VI

Mack Bolan immobilisa la Thunderbird le long du trottoir. La boutique d'armes était encore ouverte. Il fit demi-tour et la contourna pour venir se placer derrière le magasin où un petit parking lui offrait une vue intéressante sur l'entrepôt. Il arrêta le moteur et attendit.

Trois quarts d'heure s'étaient écoulés lorsqu'une camionnette avança jusqu'à la bâtisse et le conducteur chargea deux caisses en bois qui paraissaient lourdes. L'homme se dirigea ensuite vers une petite cabine attachée à l'entrepôt où un type remplissait des papiers.

Pour Bolan, les priorités avaient quelque peu changé. Les usagers de Portland avaient été sa première cible. À présent, c'était différent. Près d'un millier d'Uzi et d'engins de guerre distribués entre vingt ou trente Familles de la Mafia auraient un effet dévastateur sur le pays tout entier.

Cet endroit était une couverture parfaite pour la vente d'armes illégales, mais il pouvait également l'être pour le chargement de matériel militaire qui devait bientôt débarquer. Il fallait donc absolument que le cargo soit capturé ou retardé pour changer le cours de l'affaire.

L'enseigne de la boutique affichait les heures d'ouverture, de huit heures du matin à cinq heures du soir. Bolan espérait qu'il s'agissait du même horaire pour l'entrepôt. À cinq heures et quart, il se dirigea vers la bâtisse à travers une allée de terre et s'immobilisa derrière un buisson à une quinzaine de mètres de l'entrée. Une allée goudronnée contournait le bâtiment, conduisant à un petit parking probablement conçu pour les employés et les véhicules de distribution. La place était vide.

Un léger crachin se remit à tomber alors que Bolan progressait rapidement le long du hangar. Il vérifia l'étroite baraque. Personne ne se trouvait à l'intérieur. La porte de l'entrepôt était verrouillée. L'Exécuteur tira de sa poche un passe-partout et en moins d'une minute il put pénétrer à l'intérieur. Il se glissa dans l'obscurité et actionna sa lampe de poche. Devant lui, de grandes étagères de plus de trois mètres de haut étaient à peine remplies. En fouillant, il découvrit une caisse contenant quatre pistolets-mitrailleurs Uzi entièrement automatiques, avec de nombreux chargeurs. Tout un matériel illégal à cent pour cent. Un autre caisson lui dévoila une paire de fusils d'assaut M-16 qui n'avaient rien à voir avec les semi-automatiques que l'on pouvait se procurer dans le commerce.

La boutique était indubitablement une couverture pour l'entrepôt.

Et les gros billets foisonnaient tranquillement dans les coulisses où la Mafia, distribuait des armes non réglementaires à qui avait de quoi payer.

Bolan perçut brusquement un bruit de porte et plongea derrière une étagère au moment où le faisceau d'une lampe déchira l'obscurité. Le type qu'il vit était probablement un veilleur de nuit effectuant sa ronde. Il l'observa tandis qu'il inscrivait son heure de passage sur un carnet accroché au mur. Puis la lumière s'éteignit et la porte se referma.

Bolan en avait vu assez. Récupérant au passage un Uzi et quelques chargeurs qu'il enfouit dans ses poches, il quitta les lieux et verrouilla la porte derrière lui.

Il était temps d'avoir une nouvelle conversation avec le lieutenant Fred Dunbar. Rattachée au Law Enforcement Agency la police de Portland devait être au courant de ce qui se tramait.

Il stoppa devant une cabine téléphonique et composa le numéro.

— Dunbar, j'écoute ! fit le flic, du Portland Police Department.

— Stricker à l'appareil. Qu'est-ce que tu sais à propos d'un gros chargement d'armes illégales qui doit arriver dans quelque temps ?

Il y eut un petit silence, puis Dunbar laissa tomber :

— Absolument rien.

— Tu n'as rien vu passer dans tes dossiers ?

— Pas un mot. Est-ce que les armes viennent par ici ?

— C'est incroyable. Est-ce que vous ne lisez pas vos notes du L.E.A. ?

— Je ne les vois jamais passer.

— Alors, qu'est-ce que tu fabriques ? fit Bolan.

— Je suis en train de m'occuper de tes maisons de passes !

— D'accord. Fais attention à Charlie.

— Ouais, Charlie. Le Viêt-Cong... Bon sang, je n'ai plus repensé à cette époque depuis des années.

Il marqua un nouveau silence.

— Du trafic d'armes dans la région ?... Tu pourrais pas être plus clair, Stricker ? Je ne comprend pas...

— Le Viêt-Cong non plus ne comprenait pas. Bonne nuit, Dunbar.

Bolan raccrocha et fit une grimace de contrariété. L'affaire traînait. Habituellement, il amorçait son blitz, pilonnait rapidement les positions ennemies puis disparaissait aussi soudainement qu'il était arrivé. Cette fois, il devait attendre et ça l'agaçait. Il ne se sentait pas vraiment en sécurité. Il décida de réintégrer son hôtel et de dormir un peu.

Le lendemain matin à six heures, Mack Bolan pilotait la Thunderbird de location en direction de la Northwest Guns Inc.

Sur place, il attendit l'arrivée du directeur de l'entreprise. Il ne serait pas difficile à repérer, un emplacement sur le parking du personnel lui étant spécialement désigné avec la mention « Réservé au Directeur ».

Le véhicule se pointa bientôt. Bolan contourna la voiture dont le moteur venait de s'arrêter, s'appuya des deux mains sur la portière de la Cadillac et fixa le petit homme assis derrière son volant. Celui-ci sursauta légèrement lorsqu'il croisa le regard de l'inconnu.

— Vous êtes bien le directeur de cette compagnie ? demanda Bolan.

— Oui. Je peux vous aider ?

— Ouais, sûrement.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— J'enquête pour l'assurance-incendie. Je suis chargé d'inspecter les lieux, voir si vous avez de la poudre de rechargement, comment vous la stockez, etc.

— Il y a déjà eu une inspection, s'étonna le petit homme.

— D'accord. Mais le nouveau patron de la société a chamboulé le programme. Je suis sûr que vous savez de quoi il s'agit.

— Je n'en sais rien du tout, s'énerma l'autre. Le patron de l'assurance est mon frère, sa compagnie n'a pas changée de main. Pourquoi me racontez-vous des salades ?

— À qui appartient cette compagnie ?

— Nate Enright. C'est moi !

— Et qui le supervise ?

— Personne ne me supervise, mon vieux ! Et j'ai du travail à faire, j'ai pas le temps de discuter...

— Vous êtes également propriétaire de l'entrepôt derrière votre magasin ?

— Pas du tout. Je ne loue que la moitié avant des locaux. La boutique...

La voix de Bolan se durcit :

— À qui louez-vous ?

— Northwest Warehouses Inc. C'est une société locale.

— Dont le propriétaire est Gino Canzonari.

— Et puis ? Dites-donc, qui êtes-vous ?

— Vous ne le connaissez pas ? insista Bolan.

— Je ne l'ai jamais rencontré. J'ai simplement entendu dire qu'il était associé avec des types pas très légaux, mais personnellement, je m'en fous, ce n'est pas mon genre de relations. Maintenant si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail.

Bolan grimaça un sourire.

— Désolé de vous avoir ennuyé. J'ai dû faire erreur...

— Ce n'est pas grave.

Le petit homme quitta sa voiture et marcha d'un pas alerte vers son

magasin. Bolan le regarda s'éloigner et haussa imperceptiblement les épaules.

Pas étonnant que la boutique paraisse aussi honnête. Elle l'était ! Mais seulement la boutique. Bolan consulta sa montre. Il était presque sept heures. Il partit en quête d'un téléphone et appela son frère Johnny.

— Je serai là dans un quart d'heure, annonça-t-il laconiquement.

Il raccrocha et reprit la route.

Il savait maintenant que le magasin d'armes n'appartenait pas à la Mafia. Le L.E.A. se trompait parfois. C'était une bonne chose qu'il soit allé vérifier les faits.

L'Exécuteur n'aimait pas faire d'erreur. Il n'était pas un guerrier frivole. Chacun de ses actes de guerre résultait d'un calcul précis et la moindre faute lui était interdite. Il aimait son pays et s'était fait un devoir de le débarrasser du cancer de la Mafia, du crime et de la corruption partout où ils se trouvaient. Mais pour rien au monde il n'aurait impliqué des innocents dans sa croisade sanglante.

Pour Mack Bolan, abattre son ennemi ne représentait pas pour lui un bouleversement psychologique, ni une gloire personnelle.

C'était simplement un travail qui devait être accompli, et il avait réalisé très tôt qu'il était plus apte à le faire que n'importe qui d'autre.

L'autre face de l'Exécuteur était moins bien connue. À l'époque où il combattait dans le sud-est asiatique, le peuple du Viêt-nam, coincé entre une guerre sordide et le désir de vivre en paix dans les petits villages trouvaient en cet « Exécuteur » un ami de fortune.

Il n'hésitait pas à exposer sa vie pour sauver femmes et enfants au milieu d'un combat. Il préservait les villages quand il n'y avait aucune raison militaire de les détruire. Il permettait à ce peuple déchiré de respirer et de soigner les blessures qu'il recevait dans cette abominable bataille. Ils l'avaient surnommé Sergent Miséricorde.

Pour Mack Bolan, il n'y avait aucune contradiction dans ces deux appellations. Il effectuait son devoir avec la même détermination et la même foi. Il devait abattre sans pitié l'ennemi infernal, mais aussi préserver la vie des innocents. Tous ses actes étaient calculés dans ce sens.

À présent, la guerre de l'Exécuteur venait de s'étendre à Portland où les rats de la Mafia grouillaient, combinaient et souillaient les honnêtes gens. L'odeur de la mort allait bientôt se répandre sur ces êtres quasi-inhumains et un tourbillon de feu et de sang s'abattrait sur la Famille en place.

Le Sergent Miséricorde ne participerait sûrement pas à la bataille. Il n'y aurait que Mack Bolan. L'Exécuteur.

CHAPITRE VII

L'Exécuteur pénétra dans la chambre d'hôtel et aperçut immédiatement une jeune femme noire qui s'adressait à Johnny en le pointant du doigt. Son frère se tenait debout, en pantalon de pyjama, son rasoir électrique à la main et l'air plus qu'embarrassé.

Son visage s'éclaira soudain.

— Le patron est là, fit-il observer. C'est à lui que vous devriez parler.

La fille se retourna d'un bloc et Bolan put se rendre compte de sa grande beauté. Elle fixa l'Exécuteur d'un air sévère.

— Ce jeune homme est venu me voir hier et m'a posé des tas de questions sur ma sœur. J'étais sous le coup de l'émotion, mais ensuite j'ai réfléchi et je me suis dit qu'un vrai journaliste n'aurait pas posé ce genre de questions, Pouvez-vous me dire ce qui se passe ici ?

Bolan s'avança vers elle.

— Vous devez être Charleen Granger. Je suis désolé pour ce qui est arrivé à votre sœur... J'ai vu une photo de Charlotte Albers et vous êtes son portrait tout craché.

— Oui, nous sommes... enfin, nous étions jumelles.

— Je vois, Mis Granger. Nous nous occupons d'enquêter sur les victimes de meurtres... Les victimes aussi ont des droits.

La jeune femme observa Bolan qui était en train d'ôter ses lunettes de soleil.

— Je vous ai déjà vu quelque part, fit-elle en fronçant les sourcils. J'en suis sûre...

Bolan ôta également sa fausse moustache.

Elle plaqua soudain sa main contre sa bouche, laissant échapper un petit cri d'effroi.

— Mon Dieu ! Vous étiez sur la première page du journal d'hier. Celui qu'on appelle l'Exécuteur !...

— Mrs Granger, vous n'avez rien à craindre. Nous ne vous voulons aucun mal. Nous essayons simplement de savoir si votre sœur était en dette avec des usuriers.

— Seigneur ! C'est vous qui avez abattu les trois types hier...

Elle s'assit brusquement sur le bord du lit.

— Mrs Granger, je ne suis pas votre ennemi. Dites-moi, est-ce que Charlotte a emprunté de l'argent à des usuriers ?

— Oui ! Oh, mon Dieu bien sûr que oui... J'aurais dû m'en douter. Ce sont eux qui l'ont tuée. Je n'aurais jamais dû la laisser y aller.

— Pourquoi ne nous diriez-vous pas ce que vous savez depuis ces

dernières heures. Je pourrais peut-être vous aider.

La jeune Noire essuya furtivement quelques larmes, s'efforça ensuite de regarder tour à tour les deux hommes, puis leur grimaça un pauvre sourire.

— Je vais vous dire tout ce que je sais, déclara-t-elle d'une voix tremblante.

Elle leur parla du coup de téléphone de sa sœur, de l'homme qu'elle devait aller voir et leur communiqua divers noms.

— Je crois que ça servirait la justice si un de ces salauds crevait, ajouta-t-elle. Je veux être là pour appuyer sur la gâchette ! Ce sont des animaux nuisibles... Je connais l'agence de prêts, deux Noirs la dirigent et c'est eux que je veux trouver en premier. Est-ce que vous pouvez comprendre ça, monsieur Bolan ?

— Désolé, Mrs Granger, je n'escorte pas les gens pour qu'ils puissent satisfaire leur vengeance.

— Pourtant, vous êtes bien venu ici pour descendre ces salauds, n'est-ce pas ? Et vous savez que la plupart d'entre eux font partie de la Mafia. Cette ordure de Joddy Warren en est également, je le sais. Il utilise des bandits pour diriger son agence pendant qu'il prend du bon temps avec ses call-girls.

— Quelle est cette agence ? fit Johnny.

La jeune Noire hocha la tête, mâchoires crispées.

— Je ne vous donnerai pas ce renseignement tant que vous n'aurez pas accepté que je vous accompagne !

— Tuer n'est pas si facile, objecta Bolan. Avez-vous déjà fait ça avant ?

— Bien sûr que non ! Mais j'adorais ma sœur. Nous étions très proches l'une de l'autre. Je tiens à la venger par-dessus tout ! Dites-moi que je marche avec vous ou je sors d'ici immédiatement et vous ne connaîtrez pas le nom de la boîte ! Refusez et j'irai seule !...

C'était une rue fréquentée presque exclusivement par des Noirs. La T-Bird roulait lentement pour se frayer un passage dans la foule. Charleen Granger était assise à côté de Bolan et scrutait les façades.

— C'est ce bâtiment, à la moitié de la rue, indiqua-t-elle. Mais on ferait mieux de le contourner et de pousser jusque dans l'allée. Ici vous êtes trop repérables, vous les Blancs.

Elle eut un vague sourire d'excuse.

Dès que la Thunderbird fut immobilisée à l'arrière de la « King Finance Compagny », Bolan alla vérifier la porte secondaire. Il la poussa doucement et elle s'ouvrit sans difficulté. Décidément, la pègre locale se sentait en sécurité dans son fief ! Ils se glissèrent dans un petit hall désert. Bolan sortit le sinistre Beretta et s'approcha de la porte de communication avec la seconde pièce. Il put entendre les voix

de plusieurs personnes de l'autre côté du battant. Ouvrant avec prudence, il aperçut deux hommes en train de discuter près d'un comptoir où étaient déposées des piles de prospectus. Deux Noirs d'âge moyen.

— Allez-y, chuchota Bolan. Ne vous inquiétez pas, je les tiens dans ma ligne de mire.

Charleen Granger pénétra dans la pièce. Les deux hommes se retournèrent d'un coup et le premier à réagir fut le plus petit. Il écarquilla les yeux et s'interrompit en plein milieu de sa phrase.

— Merde alors ! Voilà un fantôme !

L'autre type fronça les sourcils et fixa l'apparition.

— Raconte pas de connerie ! cracha-t-il. C'est sa sœur.

Il fit un pas vers elle et demanda d'un ton vulgaire :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Le visage de Charleen Granger se déforma soudain, modelé par la colère et la haine.

— Je veux vous voir danser en enfer !...

Et elle se rua brusquement sur eux en brandissant un long couteau dont la lame étincela. Le plus petit eut le réflexe de se jeter de côté, réussit à agripper le poignet armé et le tordit violemment. La lame tomba au sol et le type se redressa pour saisir la jeune femme à bras-le-corps et la serrer contre lui.

Elle lança des imprécations en tentant de se dégager, les yeux remplis d'une colère impuissante.

— Nom de Dieu, Harry ! Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? grogna le plus grand, un métis aux cheveux tirant sur le roux.

Une voix d'outre-tombe retentit subitement derrière eux :

— Vous allez gentiment laisser cette dame et lever les bras. Tout de suite.

Bolan s'avança, les braquant avec le sinistre Beretta au canon prolongé d'un silencieux oblong.

Il y eut un moment de flottement, puis le plus petit repoussa Charleen Granger, écarta les mains de son corps et grimaça.

— Ouais, ouais, on va laisser la p'tite dame, grasseya-t-il. On la poursuivra juste pour coups et blessures volontaires, tentative de meurtre et effraction. On veut pas entraver l'action des flics, hein ?...

Bolan ricana.

— Le seul problème, c'est qu'un cadavre ne peut porter plainte contre personne.

— Qu'est-ce que vous dites ?... Vous n'êtes pas flic ?

Bolan fit un geste imperceptible et un petit objet métallique tomba aux pieds de Harry.

— Ramasse-la.

L'autre hésita, puis se baissa sans quitter le Beretta des yeux et

saisit la médaille Marksman de tireur d'élite qu'il amena devant ses yeux.

— Merde ! proféra-t-il.

Il jeta un coup d'œil latéral à son complice :

— Ce type... C'est celui qui...

— Ouais, fit Bolan. C'est celui qui. Essaie de comprendre que tu n'as aucune chance, bonhomme. À moins que tu aies quelque chose d'intéressant à me dire.

— On pourrait peut-être s'arranger ?

— Je t'écoute.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Cherche.

— Mais...

— Dommage pour toi que tu n'aies pas plus d'idées, dit Bolan en relevant légèrement le canon du Beretta.

— Attendez ! Attendez, fit le Noir de petite taille. On veut bien vous parler. On croit savoir ce que vous voulez. C'est le boss, hein ?...

— Tu es dans la bonne voie, Harry. Continue.

— Eh ben, c'est... C'est Jody. Jody Warren.

— Tu ne te mouilles pas beaucoup. Tout le monde sait ça, ici. Qui est le grand directeur ?

L'autre haussa les épaules et déclara aussitôt :

— M. Canzonari.

— Continue. Fais encore un effort.

— M. Canzonari couvre toutes les opérations de Portland. Mais je peux pas vous donner de détails, je ne suis qu'un simple pion, on ne me met pas au courant des vraies affaires.

Charleen Granger se tenait debout à deux mètres des complices de la Mafia. Elle avait ramassé son couteau et le tenait serré dans sa main à hauteur de sa taille, fixant les deux hommes d'un regard étrange, comme si elle regardait à travers eux.

Bolan posa une nouvelle question :

— Qu'est-ce que tu sais au sujet du trafic d'armement ? Qui s'en occupe ?

Le type baissa les yeux comme pour dissimuler une lueur dans son regard et répondit :

— Je sais rien du tout. Je vous ai dit que je suis qu'un...

Il y eut un chuintement rauque, une courte flamme accrochée le temps d'un éclair au mufle du Beretta, en même temps qu'une dalle de carrelage éclatait entre les pieds de Harry.

— La prochaine est pour toi, annonça Bolan. Tu n'as que trois secondes.

— Ne faites pas ça ! couina-t-il. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un gros coup qui se prépare. On a entendu dire qu'un chargement

important allait bientôt arriver par la mer...

— Je t'ai demandé qui s'en occupe.

— Heu... Zip.

— Quoi ? T'as des difficultés d'élocution, vieux ?

— Zip, c'est le fils de M. Canzonari. Merde, vous savez pas ça ?...

Moi, je peux pas vous en dire plus. Vous pouvez nous tuer tous les deux, ça n'y changera rien.

Bolan en était à présent persuadé. Les deux petits truands étaient bien trop terrorisés pour lui avoir menti. Il allait leur ordonner de se retourner contre le comptoir, lorsqu'un événement inattendu se produisit. D'une détente rapide, imprévisible, Charleen Granger avait bondi sur Harry et lui plongeait son couteau dans le cou où il s'enfonça presque jusqu'à la garde. Le type partit en arrière en titubant. Incapable de proférer le moindre son, les cordes vocales probablement tranchées, il roula des yeux exorbités, buta contre le comptoir et glissa doucement au sol. Le métis en profita pour tenter de reprendre la situation en main. D'un bond, il se retrouva derrière la jeune femme et lui passa un bras sous la gorge, dégainant en même temps un revolver de son holster d'épaule.

Les yeux fous, il hurla d'un ton hystérique :

— Lâchez votre flingue ou j'la bute !

L'Exécuteur n'eut même pas à réfléchir.

Le Beretta avait suivi automatiquement la trajectoire du truand et sa ligne de mire aboutissait à présent sur le visage grimaçant. Un gros soupir accompagna le départ d'une balle de 9 mm parabellum qui perfora le front du métis et ressortit par l'arrière du crâne, emportant au passage plusieurs morceaux d'os et de matière cervicale. Le type s'affaissa d'un bloc et Charleen Granger se dégagea d'une secousse, courant aussitôt en direction de Bolan et murmurant des mots incohérents.

Harry, lui, n'était pas encore tout à fait mort. Le couteau toujours planté dans le cou, il râlait et des bulles de sang lui maculaient la bouche et les joues. Bolan l'acheva proprement d'une balle dans la tempe.

Charleen Granger continuait de monologuer en sanglotant :

— Je voulais voir leur sang couler...

Comme celui de Lot sur le toit de la voiture... Je voulais...

— Venez, dit Bolan. Il est temps de partir.

CHAPITRE VIII

Mack Bolan immobilisa la T-Bird le long du trottoir, dans une petite rue déserte. Le visage de la jeune femme était cadavérique. À la hâte, elle ouvrit sa portière, se pencha et commença à vomir. Les spasmes prirent fin lorsqu'il n'y eut plus que de la bile. Elle s'essuya avec un mouchoir en papier tourna ensuite la tête vers Bolan puis se mit à pleurer nerveusement.

L'Exécuteur tendit le bras pour fermer la portière, embraya et conduisit jusqu'à ce qu'il trouve une rue plus passante.

— Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ? proposa-t-il.

Elle hocha la tête.

— Non. Je trouverai facilement un taxi. Merci. Je voudrais vous dire...

— Ce n'est pas la peine.

— Si. Je veux que vous sachiez. J'ai été élevée dans la rue. C'était une vie dure, cruelle et parfois vicieuse, mais je n'aurais jamais imaginé ce que je viens de faire. J'ai tué ce type. De mes mains... Sur le moment, ça m'a paru facile, mais maintenant...

— Le plus difficile est toujours d'assumer la responsabilité de ses actes, Charleen.

— Je vais aller me livrer à la police.

Bolan alluma une cigarette et stoppa la T-Bird.

— Ce serait stupide. Ces types ne faisaient pas partie des honnêtes gens ; c'étaient des crapules de la pire espèce. J'en ai éliminé beaucoup qui étaient du même genre et je ne suis pas pour autant allé m'accuser auprès des flics. Si c'est tout ce qui vous inquiète, sachez que n'importe quel bon flic vous donnerait raison au fond de lui-même. Seulement, il se croirait obligé de vous impliquer juridiquement.

— Oui, je comprends, fit-elle en sortant un autre mouchoir pour s'essuyer les yeux. Je sais aussi que vous avez beaucoup de sang sur les mains mais que vous êtes un type très bien. Il faudrait des tas de Mack Bolan sur terre pour qu'elle soit un peu plus propre.

— Je n'ai aucune auréole. Je ne fais que ce que je crois être mon devoir.

Elle risqua un pâle sourire :

— Et en remerciement, la police vous traque comme un fauve !

— Les flics aussi font leur devoir. Ils sont nécessaires, indispensables. Le tout est de ne pas se faire prendre.

— C'est un jeu cruel et parfaitement amoral.

— Sans doute. Mais on ne peut rien y changer.

Elle acquiesça, ouvrit sa portière et commença à sortir.

— Restez tranquille, Charleen, ajouta-t-il. N'allez rien faire qui puisse se retourner contre vous.

— Le black-out, n'est-ce pas ?

— Complètement.

Elle fut agitée d'un petit sanglot, se ressaisit et descendit du véhicule. La portière claqua. Bolan observa quelques secondes sa silhouette menue qui s'éloignait sur le trottoir, puis embraya en soupirant. À n'en pas douter, Charleen Granger allait passer plusieurs nuits sans pouvoir trouver le sommeil. Qui était-elle ? Une meurtrière occasionnelle en proie à un immense chagrin, au désespoir ? C'était avant tout une victime parmi des milliers d'autres dont la mafia portait la responsabilité. Et l'Exécuteur avait engagé un combat où il ne pouvait pas être question de pitié ni du moindre sentiment humain, afin que d'autres êtres innocents ne deviennent pas les jouets abominables des amici. C'était pour cela qu'il combattait. Et rien d'autre.

Johnny Bolan avait plusieurs fois relu les notes d'imprimantes qu'il avait amenées sans pourtant y découvrir les éléments précis qui auraient pu lui permettre de localiser l'aboutissement de la filière du trafic d'armes.

Il réfléchit quelques instants, puis quitta brusquement son hôtel, attrapa un taxi au vol et se fit conduire à la Northwest Guns Inc. Il flâna quelques minutes à travers le magasin et enfin s'approcha d'un des employés.

— Vous avez un choix intéressant, mais j'aurais espéré trouver quelque chose d'un peu plus automatique, vous pouvez m'aider ?

Le jeune homme devait avoir vingt-deux, vingt-trois ans. Ses cheveux lui tombaient sur les épaules, son visage n'avait pas été rasé depuis au moins deux jours et respirait la crasse. Il renifla.

— Nous avons quelques semi-automatiques, des répliques de l'Uzi et du M-16. Vous préparez une guerre ? fit-il en grimaçant un sourire.

Johnny sourit à son tour et répliqua :

— Exactement. Je cherche des M-16 entièrement automatiques comme ceux qu'utilise l'armée.

— C'est complètement illégal, ça !

Le prénom du jeune type était inscrit sur une petite plaque fixée à sa chemise.

— Eh, Bill, fit Johnny, je ne suis pas un fédé en train d'essayer de piéger qui que ce soit, l'illégalité ne me fait pas peur. Alors, vous n'avez aucun stock ici ? Il doit bien y avoir une personne à qui je peux m'adresser.

Bill jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

— Parlez moins fort, bon sang ! Vous tenez à me faire virer ? Il y a un gars qui travaille ici, je crois qu'il possède quelques automatiques et qu'il saurait comment s'en procurer d'autres. Il s'appelle Emmett, vous le trouverez dans le fond de la boutique.

Johnny trouva Emmett en train de nettoyer une vitrine où étaient exposées les armes les plus chères. C'était un type d'une trentaine d'années d'allure décontractée. Il lui expliqua ce qu'il cherchait.

— C'est risqué, ce que vous demandez. Pourquoi faire ces armes ?

— C'est moi que ça regarde. Il m'en faut une grande quantité, environ une centaine de fusils M-16, des munitions et des chargeurs.

— Eh ! Vous n'y allez pas de main-morte. Ça vaut un paquet de fric, tout ça, au moins soixante mille dollars.

— Pour faire du fric il faut bien en dépenser, sourit Johnny. Vous avez un contact, oui ou non ? Je suis pressé.

Emmett se gratta le menton, respira profondément et annonça discrètement :

— Eh bien... mais seulement ne dites pas qui vous envoie. En ville il y a un type appelé Zip. Il travaille à la Portland General Accounting. Dites-lui de quoi vous avez besoin ; si quelqu'un peut vous aider, c'est bien ce gars.

Johnny lui glissa un billet vert de vingt dollars et quitta le magasin. Le nom de cette compagnie ne lui était pas inconnu. Il vérifia sa liste du L.E. A. La boîte faisait bien partie des nombreuses firmes en Oregon associées ou appartenant à la famille Canzonari. Il nota l'adresse et se rendit sur place en taxi.

La Portland General Accounting occupait le septième étage d'un des plus grands bâtiments de la ville.

Johnny s'annonça à la réception, demandant à voir « M. Zip ». Un type à l'apparence simiesque l'accompagna dans une petite pièce vide.

— Je dois vous fouiller, dit-il. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Johnny leva les bras. Il n'avait amené aucune arme avec lui.

Le gorille grogna et conduisit Johnny dans la pièce adjacente. Le bureau était bien décoré. À l'intérieur, se tenait un homme de l'âge de Johnny, à la silhouette frêle et au visage de petit garçon.

Johnny le fixa un moment.

— Ils ont dû se tromper de personne. Je cherche quelqu'un qui peut me dire où trouver des armes entièrement automatiques.

— Vous êtes au bon endroit, répliqua le petit être d'une voix neutre, en se retournant pour éteindre un terminal d'ordinateur derrière lui.

— Quel est votre nom ? fit-il en considérant son visiteur.

— Tim Bradley, mentit Johnny. J'ai besoin de cent M-16 comme ceux que l'armée utilise.

Zip se laissa aller dans son grand fauteuil en cuir noir et fixa Johnny.

— Vous êtes sérieux ? Qui vous a parlé de moi ?

— La personne m'a demandé de ne pas la mentionner. Et je suis très sérieux. Je représente une... association importante qui a besoin de ces armes aussi vite que possible. Je sais que le prix est à peu près de six cents dollars pièce.

— Ça se peut. Je ne suis qu'un employé.

— Bien sûr. Comme moi je m'appelle Tim Bradley ! Est-ce qu'on peut parler affaire ou je vais voir quelqu'un d'autre ?

— Discutons un peu, suggéra Zip.

— Si vous pouvez livrer rapidement les cent flingues, je vous paierai d'avance la moitié du prix de cinq cents autres pour une prochaine commande.

Le jeune mafioso se redressa, une lueur d'intérêt dans les yeux :

— Une livraison dans un pays étranger vous satisferait-elle ?

— Aucune importance. Je veux seulement être certain de la qualité de la marchandise.

Zip actionna un petit bouton placé sur le côté de son bureau, se leva et fit quelques pas dans la pièce en paraissant réfléchir, puis retourna s'asseoir.

— Je vais voir ce que je peux faire, déclara-t-il. Je le saurai dans quarante-huit heures. Où pourrais-je vous contacter ?

— C'est moi qui vous appellerai, fit Johnny.

— Prudent, hein ?

— Ouais. Normal, non ? Zip sourit.

— J'admire les hommes prudents. Soit dit en passant, Emmett a appelé pour me prévenir de votre visite. O.K. J'attends votre appel dans deux jours ?

Johnny quitta la pièce. Lorsque la seconde porte hors du bureau fut fermée, Zip ouvrit un tiroir et manipula un clavier. Un poste de télévision apparut devant lui et une seconde action sur le clavier fit défiler la bande vidéo d'un magnétoscope.

Le portrait de Johnny Gray s'afficha sur l'écran, de face puis de profil. Zip le considéra un instant puis connecta le magnétoscope à un micro-ordinateur en liaison avec la banque de données informatiques de la Commission, à New York.

Pendant quelques secondes, l'écran demeura blanc, puis des informations s'affichèrent :

—PAS DE CORRESPONDANCE EXACTE. DEUX CHOIX DE SIMILITUDES POSSIBLES.

Un temps plus tard, l'écran vidéo présenta le portrait d'un jeune

acteur dont le visage ressemblait vaguement à celui de Johnny. Zip actionna la touche d'effacement et un second visage apparut.

Zip éclata soudain de rire. Le portrait était celui d'un homme que toute la mafia connaissait : l'Exécuteur. Il retourna sur l'image de Johnny et approcha une des meilleures photos de l'Exécuteur qu'il possédait en archives. Il y avait bien quelques similitudes, mais aussi une bonne douzaine de différences, surtout pour ce qui était de l'âge apparent ! Une simple coïncidence, comme pour l'acteur de cinéma.

Le jeune truand tenta un nouvel essai, mais la réponse fut aussi décourageante :

PAS DE CORRESPONDANCE EXACTE. VISAGE INCONNU DANS TOUTES LES BANQUES D'IDENTITE. AUCUNE RESSEMBLANCE AVEC UN DES MEMBRES DU L.E.A. SUR BANQUES INFORMATIQUES.

Il hocha la tête et éteignit l'écran du téléviseur qui reprit sa place sous le bureau. Il actionna ensuite l'interphone.

— Oui, Mr Canzonari ? répondit une voix électronique.

— Collez immédiatement deux de nos gars sur les talons du type qui vient de sortir.

— Entendu.

— Faites-moi un rapport dès que possible.

— D'accord, Mr Canzonari.

Johnny avait compris intuitivement qu'il était suivi avant même de monter dans un taxi. Il s'y était attendu. Un coup d'œil par la lunette arrière lui fit voir deux hommes qui s'introduisaient précipitamment dans une Desoto noire.

Il changea plusieurs fois de taxi, traversa à pied un immeuble qu'il avait préalablement inspecté en vue de ce genre d'incident, sauta de nouveau dans un taxi et indiqua un dédale de petites rues au chauffeur. Lorsqu'il fut certain qu'il avait lâché ses cicérones, il se fit déposer à proximité de son hôtel.

La mafia de Portland en était de ses frais et le jeune « M. Zip » allait se poser des questions. Mais n'était-il pas normal pour le trafiquant d'armes qu'était devenu Johnny Bolan de s'entourer d'un maximum de précautions ?

Un message l'attendait à la réception. Un numéro de téléphone, celui qu'avait laissé Charleen Granger en cas d'urgence.

Une voix d'homme répondit à la première sonnerie.

— Oui ?

— C'est Johnny. J'ai reçu un avis d'appel...

— Dieu soit loué ! fit la voix en bout de ligne. Je suis Walt Granger. Vous êtes venu hier soir parler à ma femme à propos de sa sœur...

La voix était entrecoupée, empreinte d'angoisse.

— Est-ce que tout va bien, Mr Granger ?

Johnny entendit un soupir.

— On a kidnappé Charleen ! Quand je suis rentré, il y avait une note sur la porte d'entrée, disant de n'alerter personne et surtout pas la police. On va me rappeler dans six heures pour me demander la rançon. Qui aurait intérêt à nous faire ça ? On n'a même pas d'argent !

Johnny réfléchissait à toute vitesse.

— Mr Granger, restez calme... Puisqu'on vous demande une rançon, la vie de Charleen n'est pas en danger. Restez chez vous et attendez l'appel. Je vais parler à un ami et je vous retrouve dès que possible. D'accord ?

— J'ai confiance en vous, dit Walt Granger. Je vais attendre.

Johnny raccrocha et réalisa soudain qu'il n'avait aucun moyen de joindre son frère. Mack Bolan, lui, aurait su quoi faire. Un frisson glacial le parcourut tout entier. La mafia contre-attaquait en portant un coup bas. C'était assez dans la logique de la psychologie des amici.

Il ne pouvait rien faire de mieux qu'attendre, jusqu'à ce que Bolan arrive ou lui téléphone. Il tourna en rond dans la pièce, priant pour que son frère se manifeste au plus vite.

CHAPITRE IX

Mack Bolan longeait la rivière Willamette en direction du Sud, hors de Portland. Il conduisit jusqu'à Lake Oswego, s'enfonçant dans une résidence de luxueuses propriétés en bordure d'un grand lac.

Il avait besoin de renouveler ses fonds de guerre.

L'exécuteur recherchait un certain Tall Tony Papagano. Il ne l'avait jamais rencontré auparavant, mais ses renseignements indiquaient que Papagano dirigeait un bureau pour la famille Canzonari dans cette luxueuse communauté. Ici, les riches empruntaient plus souvent que les pauvres, leurs crédits étaient importants et les usuriers réalisaient de fantastiques recettes.

Bolan stoppa la T-Bird devant une grande bâtisse neuve. La plaque fixée sur la porte indiquait : « Lake Oswego and Trust Compagny Inc. »

L'intérieur était ultra moderne et luxueux.

Bolan se dirigea jusqu'au bureau de réception, posant aimablement son regard sur la grande rousse assise derrière un bureau. Ils échangèrent un sourire.

— Bonjour, puis-je faire quelque chose pour vous ? s'enquit-elle.

— Je sais que M. Papagano est là aujourd'hui. Je n'ai pas de rendez-vous, mais il faut que je lui parle, c'est très important.

— Ça risque d'être difficile, opposa la rousse.

— Je n'ai pas besoin de rendez-vous, certifia Bolan.

Un nouveau sourire éclaira son visage. Elle hocha la tête et décrocha le téléphone. Au bout de quelques secondes de dialogue, elle se tourna vers le visiteur :

— La secrétaire de M. Papagano demande votre nom et la raison de notre démarche :

— C'est une affaire personnelle. Répondez-lui simplement que je suis un membre de la famille. Dites-lui que nous avons une connaissance commune Fred Gambella. Mon nom est Mack Scott.

La jeune femme acquiesça d'un air entendu et reprit le combiné. Lorsqu'elle se tourna à nouveau vers lui, son visage exprimait la surprise :

— M. Papagano va vous recevoir. Son bureau est le deuxième sur la gauche au fond du couloir principal.

Bolan remercia, suivit la direction indiquée et fut pris en charge à mi-chemin par une secrétaire au visage austère qui l'introduisit dans un grand bureau. L'homme qui trônait en ces lieux était une sorte de squelette ambulante. Très grand, très maigre, il dardait des yeux cavernaux sur le visiteur. La secrétaire se retira et ferma la porte

derrière elle. Le squelette fit un sourire hideux.

— Entrez Scott, articula-t-il dans un bruit de dents entrechoquées. Ainsi vous étiez un ami de Freddie Gambella ?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois, répondit Mack Bolan-Scott. Ce n'était pas vraiment un ami.

— Entrez, répéta Papagano, bien que Bolan fut déjà au milieu de la pièce.

La pièce était entièrement blanche, depuis les meubles jusqu'aux murs et aux double-rideaux.

Papagano passa sans transition au tutoiement :

— Puisque tu connais Freddie, tu dois savoir qu'il est mort dans un fourgon de munitions à New York, il y a maintenant deux ans. Des salauds lui avaient tendu un piège. On pense qu'ils avaient utilisé un bazooka.

— C'était moche, acquiesça Bolan d'un ton vulgaire. Pourtant Freddie était prudent.

— T'étais au courant ?

— Ouais. Manny the Mover Marcello et moi, on a été les premiers à savoir pour le pauvre Freddie.

— San Diego, hein !... T'étais là-bas ?

— Hon-hon...

— Putain ! C'était le bon temps. T'étais dans le business ?

— Je ne suis qu'un soldat, rien de plus. Et je cherche du boulot.

Le squelette réfléchit un moment puis hocha la tête.

— Je peux t'embaucher, tu m'as l'air démerdard. Nous sommes avec Gino Canzonari mais avec une totale autonomie. Ça marche très fort ici. On opère des marchés fabuleux. Rien en dessous de dix mille dollars, et avec des intérêts fantastiques. Ici c'est une ville grasse !

— C'est bien ce que je pensais, fit Bolan d'une voix soudain glaciale. Recule lentement du bureau, Tony.

D'un geste imperceptible, l'Exécuteur avait dégainé son Beretta et le braquait vers Papagano qui fixait l'engin morbide avec stupeur. Il y eut un petit éclair doré, un bruit métallique sur le bureau et le mafioso écarquilla les yeux en regardant la médaille de tireur d'élite.

— Merde ! s'exclama-t-il sans pouvoir ajouter autre chose.

— Le coffre-fort, Tony. Conduis-moi au coffre et ouvre-le. Si quelqu'un te pose des questions, tu l'envoie gentiment ailleurs ou bien vous êtes mort tous les deux.

Papagano déglutit difficilement. Sa pomme d'Adam eut un mouvement de va-et-vient presque obscène. Il haussa les épaules, ouvrit lentement une porte dans le fond du bureau et s'avança dans un couloir.

— Je te suis, fit Bolan.

Ils aboutirent dans une petite pièce vide. L'Exécuteur verrouilla la

porte derrière lui et poussa Papagano vers un énorme coffre blindé sur lequel le mafioso commença à composer la combinaison secrète. Au bout de quelques secondes, il se retourna à demi.

— Écoutez, Bolan, on devrait pouvoir s'entendre. Ici, on ne fait de mal à personne.

Ces riches connards peuvent payer les intérêts. En deux ans, nous n'avons cassé de bras à personne...

— Le fric, Tony ! Dépose-le sur la table et fourre-le ensuite dans ces sacs de banque. Magne-toi.

Papagano gémit, puis il ouvrit le coffre et s'activa. Dès qu'il eut terminé, il s'apprêta à se lancer dans une nouvelle tentative de dialogue, mais il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Un souffle mortel jaillit du Beretta, l'atteignit en pleine face et le projeta contre le mur dans un éclaboussement de sang.

Bolan sortit alors de sa poche une charge de plastic C-4 dont il programma le détonateur sur quatre minutes. Il déposa l'engin dans un angle de la pièce et se glissa ensuite dans le hall intermédiaire de l'immeuble. Là, il disposa une seconde charge qu'il régla sur le même timing, puis il retourna s'emparer des sacs bourrés de dollars et s'achemina rapidement vers l'entrée principale.

La réceptionniste le considéra avec le même sourire qu'elle avait affiché à son arrivée, le regard cependant un peu étonné à la vue des sacs.

— Combien d'employés travaillent ici ? demanda Bolan.

— Six, répondit-elle automatiquement.

— Avertissez-les immédiatement que l'immeuble va sauter.

Elle le regarda d'un air éberlué.

— Dépêchez-vous ! une charge d'explosif va péter dans moins de deux minutes !

La jeune femme ouvrit des yeux immenses, bégaya quelques mots puis s'activa sur le téléphone. Dès qu'elle eut terminé, on entendit un bruit de chaises renversées dans une pièce contiguë et des bruits de pas précipités à l'étage supérieur.

— Venez ! fit Bolan.

L'attrapant par le bras, il la força à le suivre sans se soucier des questions affolées qu'elle proférait en trotinant derrière lui. À dix secondes d'intervalle, deux hommes jaillirent du bâtiment, puis trois femmes et encore un type qui accourait en tenant un attaché-case serré contre lui. Ils venaient à peine d'atteindre le côté opposé de la rue, à proximité de Bolan et de la réceptionniste, lorsque la première explosion fit trembler l'immeuble.

— Qu'est-cé qui se passe ? lança une femme d'une voix aiguë.

Une seconde explosion couvrit la fin de sa phrase. Un pan entier de la façade s'effondra dans un nuage de poussière et de fumée, des

gravats furent projetés vers le ciel et ils durent se reculer précipitamment. Ce fut ensuite l'immeuble entier qui parut se désintégrer. Le rez-de-chaussée se disloqua et l'étage s'affaissa, comme s'il avait été attiré vers le sol par un gigantesque aspirateur.

La jeune réceptionniste avait été jetée au sol par la violence de la deuxième explosion. Elle se releva, indemne, cherchant des yeux ce curieux type qui avait donné l'alarme quelques instants plus tôt. Mais le type en question semblait s'être évanoui dans la nature. Comme s'il n'avait jamais existé.

Mack Bolan roulait déjà en direction de Portland, toutes ses pensées localisées sur la Famille Canzonari dont le grand domaine s'étendait à Washington Heights. La *famille* possédait à elle seule une demi-douzaine de sociétés, plusieurs affaires régulières servant à laver l'argent noir, quelques chantiers de bois et des aires de pêche dans la crique d'Astoria, de Tillmook et dans la baie de Nehalem. La plupart des revenus de base provenaient des jeux, de la drogue et des filles.

Zip, le fils de Gino, était le jeune espoir de la famille. Un véritable petit génie de l'informatique. Une petite visite chez lui valait certainement le détour.

La nuit venait à peine de tomber lorsque l'Exécuteur s'arrêta à proximité du mur d'enceinte de la propriété de Zip. Le portail était ouvert et il ne semblait pas y avoir de gardien, ni même de chien ou de protection apparente. Bolan resta en poste d'observation dans la voiture.

Au bout d'une demi-heure, un jeune homme d'une vingtaine d'années quitta la maison, monta dans une Mercedes 380 SL en stationnement à côté d'un autre véhicule devant la bâtisse et s'éloigna de la propriété.

Quelques minutes après, une femme sortit dans la rue, monta dans une vieille Chevy et disparut dans l'obscurité.

Bolan vérifia son harnachement de combat sans son imperméable, jeta un dernier coup d'œil dans la rue. L'instant d'après, il se faufila comme une ombre rapide dans le fond du jardin. Il se glissa ensuite entre les spots d'éclairage jusqu'à l'arrière de la bâtisse et trouva une porte entrebâillée. Tout semblait facile. Peut-être trop facile. Après avoir franchi un débarras, il traversa un grand salon et entendit une télévision dans la pièce adjacente. Sans doute un garde qui regardait un film au lieu de faire son boulot. Bolan ne souhaitait nullement d'accrochage avec l'ennemi. Il était seulement en mission de renseignement.

Il arriva dans un hall central où débouchait un escalier et se rendit à l'étage. Il visita plusieurs pièces, tomba enfin sur celle qui l'intéressait et que Zip avait aménagée en salle d'informatique. S'éclairant avec une lampe-stylo, il inspecta les lieux. Trois

ordinateurs y étaient installés, reliés au téléphone par des modems.

Une imprimante crépitait, débitant une bande de papier sur lequel s'inscrivaient des informations. Un autre système identique devait logiquement se trouver quelque part ailleurs, à Portland, et Zip pouvait opérer aussi bien depuis son domicile qu'à son bureau et les messages étaient décodés indifféremment à un endroit ou à un autre, selon la situation. À présent, Bolan cherchait des renseignements qui pouvaient avoir une grande importance. Mais par où commencer ? Emporter les informations sur bandes ou sur disques éveillerait automatiquement l'attention. Il fallait opérer discrètement. Il se dirigea vers la corbeille à papier d'où il tira quelques listings froissés et des fiches imprimées dont une comportait une inscription faite à la main : *Karatsu Maru*. Vraisemblablement le nom d'un bateau japonais. Bolan plia le papier et le glissa dans sa poche. Il consulta ensuite l'accordéon de feuilles qui sortaient de l'imprimante. Sur l'une d'elle, une liste de phrases, de symboles et de chiffres semblait correspondre à une sorte de code, qu'il recopia sur un petit carnet. La mention « Codes d'Accès » était plaquée au bout de la liste. Bolan sourit.

Si cette opération était aussi informatisée qu'elle le paraissait, Johnny devait pouvoir faire quelque chose avec tous ces renseignements. Il nota le numéro inscrit sur le combiné téléphonique, près du modem, et le nota dans son carnet.

Quelque part à l'étage, une femme chantonna sur un ton complètement faux. Sa voix se cassa et elle se tut.

Bolan éteignit sa lampe et se glissa hors de la pièce, puis gagna le couloir à l'instant où il entendit un bruit de pas. Se dissimulant derrière l'angle d'un mur, il vit passer une très jeune femme blonde en déshabillé vaporeux, un verre à la main, le visage béat et la démarche incertaine. Elle tenait manifestement une cuite magistrale.

— Zip !... t'es déjà rentré ? appela-t-elle d'une voix pâteuse.

Elle tourna sur elle-même, se mit à rire.

— Je suis crevée Zip, claquée, vidée et complètement soûle... j'veis me coucher !

Elle s'emmêla les pieds, s'écroula mollement sur l'épaisse moquette du couloir et s'endormit sur place. Bolan quitta rapidement la maison.

Il rejoignit son hôtel et appela Johnny.

— Mack ! J'ai passé l'après-midi à t'attendre. Charleen Granger a été kidnappée ce matin. C'est son mari qui m'a contacté. Ceux qui ont fait le coup doivent le joindre, mais il ne m'a pas encore donné de nouvelles.

L'Exécuteur digéra l'information et grogna :

— Rapplique tout de suite, Johnny. J'ai quelque chose à te montrer.

La chambre de Johnny était sur le même palier. Il arriva quelques

secondes plus tard et étudia les renseignements glanés par Bolan.

— Ça pourrait être un moyen de fouiller dans leur opération, apprécia-t-il. Je vais voir ça...

— On va d'abord s'occuper de Charleen Granger, coupa Bolan. Je suppose que les amici ont établi une relation avec notre visite à l'agence de prêts. Appelle son mari.

Johnny décrocha le téléphone, composa le numéro et prononça quelques phrases. Puis il accrocha et se tourna vers Bolan.

— Le pauvre gars attend toujours.

— Alors nous devons attendre aussi. Vois ce que tu peux tirer de ces codes. Tu as amené avec toi le terminal portable ?

— Dans ma chambre. Je vais le chercher. Deux minutes plus tard, Johnny installait son matériel. Il demanda au standard de l'hôtel le numéro correspondant à la banque informatique que Bolan avait relevé chez Zip, connecta le modem du terminal à la prise téléphonique et composa le code confidentiel. L'attente fut courte.

— Nous y sommes, Mack ! Regarde ça ! Le navire *Karatsu Maru* doit arriver le treize aux environs de 13 h 30. C'est demain ! Mouillage à la porte quinze du terminal un. Chargement : Matériel industriel. Le contact doit s'effectuer sur cette ligne téléphonique...

— Ça ne peut être que notre chargement. Maintenant nous avons du solide. Reste près du téléphone et attends l'appel de Granger, je fais un saut jusqu'à cet entrepôt bidon...

Il était 23 h 15.

L'Exécuteur passa lentement devant la boutique de Northwest Guns Inc, gara son véhicule deux cents mètres plus loin et rejoignit à pied le hangar servant d'entrepôt à la mafia. Il avait emporté avec lui de quoi faire suffisamment de bruit pour attirer l'attention. Rapidement, mais sans aucune hâte, il fit sauter la porte du hangar à l'aide d'une charge de plastic, projeta à l'intérieur deux grenades fumigènes qui répandirent aussitôt une intense fumée âcre et compacte, puis s'éloigna des lieux aussi tranquillement qu'il y était venu. Après avoir fait rouler la T-Bird à l'abri des regards, il s'arrêta devant une cabine téléphonique, composa le numéro du P.P.D. et alerta les flics, annonçant qu'un incendie venait de se déclencher dans l'entrepôt de la Northwest Guns Inc.

Son deuxième coup de fil fut pour Johnny :

— Du nouveau ?

— Juste à l'instant. Walt Granger vient d'appeler. On vient de l'avertir qu'il doit déposer cinquante mille dollars en échange de sa femme. C'est pour minuit. Ça sent le traquenard, Mack. Ces salauds savent très bien que les Granger n'ont pas cette somme.

— C'est bien ce que je pense. Donne-moi le rendez-vous.

Il nota mentalement l'information.

— Ils se sont imaginé que tu sauterai sur l'affaire.

— Et je vais leur donner satisfaction. Bon, on peut être sûr que Charleen Granger a parlé de nous. Ça signifie que notre couverture est foutue. Dégage le coin, Johnny, rejoins le point de repli numéro deux. Tout de suite.

— O.K., grand frère ! Je taille la route.

— C'est moi qui te contacterai.

— Fais gaffe à tes os !

— Et toi, surveille tes arrières. Bye.

Bolan raccrocha. À présent, les dés étaient jetés. Définitivement. Le vrai combat commençait. Cependant, l'Exécuteur ne pouvait se défaire d'un sentiment de malaise. Cette partie lui paraissait tordue. Il allait falloir faire face sur trop de fronts à la fois. Brusquement, il eut un doute quant à l'issue de la bataille. Est-ce que Portland marquait la dernière étape de sa croisade ? Bolan savait intuitivement qu'il mourrait un jour de mort violente. Combien de jours, combien d'heures ou de minutes lui restait-il à vivre ?

CHAPITRE X

Au volant de la Thunderbird, il se dirigeait vers son rendez-vous avec l'enfer. Contrairement à l'habitude, il n'avait pas eu le temps de reconnaître le terrain avant le combat, d'établir un plan de bataille.

Il devrait s'adapter au déroulement des événements.

Il engagea le véhicule dans le parc Mount Tabor et approcha du lieu de rencontre. « En haut du parc, près des toilettes », avait-on indiqué à Walt Granger. Il contourna le parking au sommet de la colline. Les toilettes en question se trouvaient un peu plus loin. Il passa devant plusieurs voitures garées derrière des rangées d'arbres et devina qu'il s'agissait d'amoureux qui ne prêtaient certainement pas attention aux nombreuses lumières de Portland qui s'étalait en contrebas. Il s'arrêta dans l'ombre et prit l'Uzi et le Beretta silencieux. À sa hanche pendait déjà Big Thunder, le gros Automag nickelé.

Il avait revêtu sa combinaison noire de combat. Il était fin prêt.

Il courut jusqu'à un petit bois juste après une étendue de gazon, progressa à travers les arbres et les buissons pour se rapprocher des toilettes. Après quelques minutes d'observation, il aperçut le premier mafioso posté contre un arbre et fumant nonchalamment. Silencieusement, il vint se placer derrière le type et lança :

— Le connard ne s'est pas encore montré ?

Le mafioso sursauta et se retourna, tentant de sonder l'obscurité :

— Hé ! Tu tiens à faire rappliquer la moitié de la ville ? Retourne à ton damné poste ou le boss va t'écorcher vif...

Il n'eut pas le temps d'ajouter autre chose. Une ogive brûlante l'atteignit en plein front. Un trou béant apparut brusquement dans la tête du soldat de la Mafia qui mourut dans la discrétion la plus totale.

Quelques minutes plus tard, Bolan repéra quatre nouveaux mafiosi embusqués. Puis une voiture de police surgit, tous feux allumés, surprenant les amoureux dans les voitures qui filèrent rapidement hors du parc.

Le véhicule de patrouille effectua une dernière ronde avant de quitter les lieux.

Quelqu'un grogna dans l'ombre :

— Bon sang de merde ! Il rapplique toujours pas !

— Ferme ta gueule ! ordonna une autre voix.

Bolan se rapprocha des toilettes. Il avait maintenant deux cibles dans son champ de visée. Il opta d'abord pour la plus éloignée qu'il abattit sans bruit. Mais le type laissa échapper un râle avant de s'écrouler.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda une voix proche.

— J'sais pas !... Tu vas voir ?

L'Exécuteur largua une balle à travers la tête de sa nouvelle cible qui tomba doucement sur le sol. Il n'en restait plus que deux. Il détacha de sa ceinture militaire une grenade à fragmentation qu'il lança dans la direction de la voix. L'engin de mort explosa près d'une table de pique-nique, déchirant le silence de la nuit. Un type hurla tandis qu'un autre commença à faire feu à l'aveuglette.

Bolan riposta par une rafale d'Uzi. L'instant suivant, un homme sortit en brailant de derrière une haie :

— J'suis touché ! J'suis touché, nom de Dieu !...

L'Exécuteur acheva de le descendre d'une giclée de projectiles de 9 mm qui crépita hargneusement dans l'obscurité. Puis le dernier mafioso embusqué quitta sa position pour courir à travers le parking en expédiant des coups de feu totalement inefficaces autour de lui. Bolan arrosa l'espace devant lui, coupant net la course du truand, le faisant pirouetter et bouler au sol où il resta inerte.

Ce fut ensuite le silence. Plus rien ne bougeait. Alors l'Exécuteur courut vers le petit bâtiment des toilettes.

Les amici avaient bien amené Charleen Granger avec eux. Mais dans quel état ! Bolan s'arrêta brusquement devant l'horrible spectacle. La jeune Noire était accroupie dans le fond du local réservé aux hommes. On l'avait torturée à mort. Sa poitrine dénudée n'était plus qu'une masse informe de chair sanguinolente, son visage était méconnaissable et on lui avait arraché plusieurs ongles. Bolan fit une profonde inspiration et serra les dents. Une nouvelle fois, les ordures de la mafia s'en étaient pris à une innocente. Ils s'étaient acharnés sur son corps pour lui arracher la plus petite parcelle d'information :

Il se secoua, pivota sur lui-même et quitta les lieux dont il s'éloigna rapidement, s'efforçant de songer à sa contre-attaque. Mais l'image affreuse restait fixée en lui, le rongait comme une brûlure intense.

Il réintégra la T-Bird et s'immobilisa un instant, vitre baissée, pour observer les alentours et perçut alors un bruit de branche cassée à une trentaine de mètres sur sa gauche, dans les buissons. Il se colla contre un arbre et attendit. Quelques secondes plus tard, la sirène d'une voiture de police retentit au loin.

Il distingua subitement un ombre mobile entre deux arbres. Quelqu'un essayait de le contourner, utilisant le terrain accidenté et le type n'avait pas l'air d'un novice. Quittant précipitamment le véhicule, il s'enfonça dans un fourré en produisant volontairement un maximum de bruit. Deux secondes plus tard, il y eut une grosse détonation ; Cela provenait d'une arme à feu de gros calibre et il sentit le souffle mortel de l'énorme projectile passer à quelques centimètres de lui.

Le type utilisait un Automag .44 ! De plus il tirait bien : un pas de

moins et Bolan pouvait dire adieu à la vie !

Bolan dégagea Big Thunder de son holster et se prépara à l'action en évaluant rapidement sa propre position. La police d'un côté, l'ennemi de l'autre. Il devait quitter ce guêpier au plus vite.

D'une détente, il se lança vers la T-Bird, desserra le frein à main et la lança tous feux éteints dans la descente. Passé le premier virage, il alluma ses phares et continua à rouler. La route était sinueuse et raide. Un homme à pied pouvait courir et arriver en bas aussi vite qu'en voiture. Le type tenterait peut-être de l'intercepter quelque part en aval avant la sortie sur la route principale, et encore suffisamment loin des habitations. C'était une éventualité à laquelle il fallait se préparer. Il éteignit à nouveau les phares, fit une rapide estimation de l'endroit où pouvait surgir le tueur et immobilisa son véhicule près de l'entrée du parc.

Quittant l'habitable en voltige, Bolan courut dans l'obscurité jusqu'à la section non aménagée du parc. Il s'arrêta et écouta. Quelque part il entendait la course d'un homme à travers les buissons, puis, le silence s'installa à nouveau.

La pluie avait recommencé à tomber.

Soudain, il aperçut brièvement une silhouette qui disparut rapidement dans les sous-bois à une vingtaine de mètres de sa position. L'homme était un expert. Peut-être un ancien commando... La partie s'annonçait difficile et dangereuse.

Au jugé, pour décliner une réaction, il tira un coup de feu avec le Beretta dont il avait ôté le silencieux. Aucune réponse ne lui parvint, mais au moment où il se releva, il sentit quelque chose tomber près de lui.

Une grenade !

Il plongea immédiatement derrière un arbre, une demi-seconde avant que l'explosion ébranle la nuit. Temporairement assourdi mais indemne, Bolan se redressa à moitié et scruta les ténèbres, juste à temps pour apercevoir une silhouette en train de courir vers la route. En même temps, un gros véhicule ronfla dans l'obscurité. Il l'aperçut bientôt venant à la rencontre du fuyard qui bondit à bord. Bolan rejoignit la Thunderbird, lança le moteur et accéléra en direction de la grosse caisse. Il fallait qu'il rattrape ce type, qu'il sache qui il était et le descende avant qu'il ne devienne un réel problème. L'Automag .44 qu'il utilisait l'inquiétait également.

Les tueurs venaient de s'engager sur l'autoroute longeant la Columbia River, où le trafic dense interdisait à Bolan de faire feu sur ses ennemis. Les risques de blesser des automobilistes étaient trop grands. Quelques kilomètres plus loin, il tenta de faire exploser un des pneus de la Caddy mais dès qu'il s'en rapprochait, elle accélérât à son tour. Bolan ne tenait pas non plus à attirer l'attention des voitures de

patrouille de la police. Il se résigna donc à suivre le véhicule des tueurs. Ceux-ci quittèrent enfin l'autoroute pour une voie secondaire, puis s'engagèrent brutalement sur le grand parking d'un centre d'attraction touristique, près de Multnomah Falls. L'endroit était parfaitement désert.

Le véhicule ennemi s'arrêta dans un crissement de pneus au bout du parking. La mafia avait choisi son champ de bataille.

L'Exécuteur immobilisa la T-Bird en amorce de l'aire de stationnement, plongea aussitôt entre les arbres et les haies qui bordaient le terrain le long de la barrière d'enceinte. Il s'accroupit, cherchant à percer du regard le rideau diaphane de la pluie qu'auréolait par endroits la lumière diffuse de plots électriques balisant le parking. Il aperçut bientôt une forme humaine qui progressait par bonds dans sa direction, se couchant au sol, se relevant et s'élançant de nouveau.

Il se redressa doucement, le Beretta au poing. Son P.M. Uzi était suspendu en sautoir sur sa poitrine. Quelques secondes s'égrainèrent dans un silence total. L'homme venait de faire un nouveau bond. Bolan tendit son poing armé. La plainte rauque du Beretta ressembla à une obscénité dans la nuit pluvieuse. Touché en pleine course, le soldat de la mafia parcourut encore quelques mètres sur sa lancée, piqua du nez et s'affala sur le sol boueux. L'Exécuteur changea immédiatement de position. Se glissant à travers les arbres et les taillis, il tomba sur un sentier qu'il emprunta jusqu'à ce qu'il puisse à nouveau englober du regard l'ensemble du parking. Ce fut à cet instant qu'il entendit un bruit de branches cassées derrière lui, à une distance inappréciable. Il demeura dans une immobilité totale, retenant son souffle. Enfin, il aperçut la silhouette. Le type se déplaçait d'arbre en arbre, très vite. Et il n'était qu'à une quinzaine de mètres de Bolan dont la position devenait critique. Il était pris entre deux feux.

Le chemin se divisait en deux, l'un retournant au parking, l'autre continuant vers le haut des chutes. Bolan décida de redescendre en contournant la position du mafioso dont il avait entrevu la silhouette en aval. Il s'accroupit près d'un marbre et attendit. L'autre devait être également immobile, car aucun bruit n'interférait sur le silence ouaté de la nuit. L'énorme aboiement de l'Automag surprit brusquement l'Exécuteur et bien qu'il se fût immédiatement projeté sur le côté dans un ultime réflexe, il perçut nettement l'impact de la balle de .44 qui s'enfonçait dans la terre à ras de son épaule. Devant lui, sur sa gauche, il avait vu l'éclair du coup de feu mais se doutait que le hit-man avait déjà changé de position. Il rampa avec précaution vers le bord du parking et se tint sur la défensive, à mi-chemin entre le véhicule des mafiosi et la T-Bird, mais l'homme à l'Automag ne se manifestait plus.

Il y eut subitement un bruit de pas précipités vers sa droite. Bolan ne bougea pas. Il savait qu'à ce petit jeu celui qui est le plus patient garde toutes ses chances. Son dernier adversaire, pourtant, était coriace. Rien du petit tueur à gages embauché à la sauvette.

Une détonation fracassante creva une nouvelle fois la nuit et une grosse branche se brisa tout près de Bolan, qui pensa tout de suite à une diversion. L'autre voulait le fixer, le maintenir dans sa position. Celui-ci se tenait quelque part dans les taillis, à moins d'une douzaine de mètres.

Un bruit mat indiqua la chute d'un objet pesant sur le sol humide. L'Exécuteur plongea instinctivement à plat ventre derrière un gros tronc d'arbre abattu. Une fraction de seconde plus tard, la grenade explosa, épluchant plusieurs arbres et répandant une âcre odeur de cordite. Bolan émit un cri étouffé en se retournant sur le dos, puis demeura dans une immobilité parfaite, l'Uzi tenu d'une main ferme, canon pointé devant lui. Tout d'abord, rien ne se passa. Le tueur était d'une infinie prudence. Lui aussi connaissait le jeu mortel. Enfin, après une interminable attente, Bolan eut conscience d'une approche à travers les massifs. La déflagration lui avait meurtri les tympans, ses oreilles bourdonnaient encore, mais il était pourtant sûr que le hit-man progressait vers lui en prenant un maximum de précautions. Tout son être tendu, les yeux sondant l'obscurité, il se tint prêt à l'affrontement. Les chances étaient égales de part et d'autre. Ce serait une affaire de réflexes et de self-control, mais l'Exécuteur avait confiance en ses qualités de combattant. Il le savait, l'autre n'était plus maintenant qu'à cinq ou six mètres de lui. Moins de quatre mètres, à présent. Il sentait physiquement sa présence toute proche. Ce fut alors que des sirènes se mirent à hurler, en provenance de la route bordant le parking. Au moins deux voitures de police.

Deux grosses détonations claquèrent et il vit distinctement les deux flammes rageuses qui jaillissaient des taillis. Déjà, il avait appuyé sur la détente de l'Uzi, lâchant une courte rafale. Tout de suite après, il roula sur lui-même, tira de nouveau puis s'immobilisa et perçut un bruit de fuite rapide. Cette fois, le tueur ne prenait plus aucune précaution. Il devait foncer tête baissée dans les taillis en direction de sa voiture. Un réflexe quasi atavique déclenché par l'arrivée intempestive des flics. Lui-même se redressa d'un bon et s'élança vers l'endroit du parking où il avait laissé la T-Bird. Une grimace de contrariété sur les lèvres, il lança le moteur, embraya, accéléra et se dégagea du parking par une sortie qu'il avait repérée au fond, tandis que les sirènes se rapprochaient de plus en plus. Dès que ses pneus accrochèrent l'asphalte d'une petite route cabossée, il prit de la vitesse et aperçut les feux de position d'une limousine qui s'éloignait des lieux à toute allure. Il s'agissait sans aucun doute du véhicule qui avait

amené les tueurs. Et l'homme qui tenait le volant ne pouvait être que le hit-man au .44 magnum. Mais Bolan décida de le laisser prendre la fuite. Pas question de continuer le rodéo avec la proximité des flics. Il avait beaucoup trop à faire, encore, pour risquer des complications de cet ordre. Sans aucun doute, il retrouverait ce type sur son chemin. Qui était-il ? La Commission lui avait-elle délégué un As Noir ? Il sourit en pensant à la façon dont il avait récemment pris l'identité d'un tueur d'élite de la mafia, à Los Angeles. Il était entré dans la peau de l'As Noir et avait réussi à retourner les uns contre les autres les membres de la pègre locale. Mais à présent, la bataille était bien différente. Bolan n'avait pas eu le temps matériel de faire connaissance avec les divers individus impliqués dans les combines de Portland, ni de reconnaître suffisamment le terrain. Et il s'était laissé prendre de court avec l'affaire Granger, qui était venue interférer sur son action.

À présent, il devait rompre temporairement le combat, casser la piste et attaquer sur un autre front.

Jody Warren, le prêteur proxénète n'avait pas encore été touché dans cette affaire. Il allait constituer un excellent moyen de diversion. Jusqu'ici, en toute vraisemblance, la mafia devait s'imaginer que la présence de l'Exécuteur n'était motivée que par une action contre les usuriers de Portland. C'était d'ailleurs ce qui l'avait amené sur place. Puis il y avait eu l'information apportée par Johnny au sujet de cette cargaison d'armes. Il fallait laisser croire aux amici qu'il continuerait de s'en prendre aux prêteurs escrocs et Warren constituait une cible parfaitement adéquate.

Bolan rejoignit rapidement la banlieue de Portland où Warren habitait un luxueux bungalow dans un parc bien entretenu. Il ne s'entoura pas de précautions superflues. Il se doutait que le petit homme avait renforcé son effectif de protection et logiquement disposé des hommes de garde dans le parc. La méthode directe était donc la meilleure. Il se présenta au volant de la T-Bird devant le portail de bois, fit trois appels de phares et resta en attente. Celle-ci fut courte. Un type se détacha de l'ombre en évitant de passer dans le faisceau des phares, ouvrit la barrière et avança vers l'habitable tandis qu'une seconde silhouette se découvrait à quelques mètres de là, un P.M. sous le bras.

— Ouais ? questionna le premier type. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Il faut que je voie Jody tout de suite, répliqua aimablement Bolan.

— Il dort. Merde, c'est pas une heure pour réveiller les gens !

— Va le réveiller, connard !

L'autre se recula d'un pas en posant la main sur la crosse de son arme fixée à sa ceinture.

— Dites donc, c'est pas une façon de parler !...

Bolan émit un ricanement vulgaire et lui fit un geste obscène. Le type jura sourdement et tenta de dégainer son arme à l'instant où le Beretta crachait la mort dans un chuintement rauque. Puis le museau de l'automatique décrivit un court arc de cercle. Bolan exerça une infime pression sur la détente, libérant une balle de 9 mm qui fit sauter la mâchoire du second garde et lui ressortit par la nuque. Tout de suite après, il embraya et lança la T-Bird à travers le parc. À l'instant où il arrêta le véhicule devant la façade du bungalow, deux autres hommes sortirent de la bâtisse, également armés et s'avançant sans méfiance.

— Salut ! fit Bolan en quittant l'habitable.

Le plus proche alluma une torche électrique et voulut en braquer le faisceau sur le visiteur. Il n'en eut pas le temps. Une nouvelle fois, le sinistre Beretta vomit deux projectiles qui remplirent leur funeste mission. Touchés à une fraction de seconde d'intervalle, les gardes étaient déjà morts avant d'atteindre le sol.

Au pas de course, l'Exécuteur s'introduisit dans le hall, longea un couloir en ouvrant des portes à la volée et actionnant des interrupteurs électriques. Il trouva le prêteur proxénète dans une grande chambre tout au fond du couloir. Celui-ci venait de se redresser sur son lit et clignait des yeux sous la lumière brusquement actionnée.

— Nom de Dieu ! rugit-il. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? C'est toi, Jack ?

— Non, c'est pas Jack, entendit-il comme dans un cauchemar. Jack est mort.

Warren réalisa subitement et fixa d'un air ahuri la grande silhouette noire qui le menaçait avec un flingue prolongé par un silencieux. Ses lèvres remuèrent sans qu'il puisse en sortir le moindre son. À côté de lui, une fille toute jeune émergeait péniblement du sommeil. Elle émit quelques plaintes, se frotta les yeux et se redressa à son tour puis considéra la scène sans comprendre.

— Merde ! Bolan !... 4âcha enfin Warren dont la mâchoire inférieure se mit à pendre comme si elle avait été subitement trop lourde.

Jody Warren était petit, bedonnant et son corps nu luisait d'une sueur malsaine.

— Qu'est-ce que vous voulez ? bégaya-t-il en s'efforçant de retrouver un semblant de dignité.

— Charlotte Albers.

— Je... Mais cette fille... Enfin, c'est pas ce que vous croyez, nous étions seulement en affaire. Je suis pour rien dans ce qui lui est arrivé. Je vous jure...

Bolan regarda la fille.

— Levez-vous et habillez-vous, fit-il sans que le Beretta ait dévié d'un millimètre.

Il avait noté une fugitive lueur sournoise dans les yeux du prêteur de la mafia. Tandis que la fille se glissait d'un air effrayé hors du lit, Bolan abaissa enfin son arme et la laissa pendre à bout de bras. Malgré des années de combat féroce où tous les coups étaient permis, il lui répugnait toujours de tuer un homme sans défense, même si celui-ci, en l'occurrence, n'était qu'un être dépravé parfaitement incapable de comprendre le sens des mots pitié et loyauté. Pourtant, sur un simple coup d'œil, il avait compris que Warren n'était pas totalement sans défense. Il fit semblant de laisser errer son regard sur les courbes alléchantes de la fille qui était en train de passer à la hâte une robe légère, laissa le petit mafioso passer subrepticement une main sous son oreiller et l'en ressortir serrée sur la crosse d'un gros Colt. 45. L'instant d'après, Warren ressentit une douleur fulgurante à la main. Le .45 lui échappa sous l'impact de l'ogive blindée et fut projeté hors du lit comme s'il avait été tiré par un fil invisible.

— Le moment est venu de payer la facture, Jody, fit Bolan d'un ton glacial. Ça, c'est pour Charlotte Albers...

Un soupir bref jaillit du Beretta. Le front de Warren s'étoila soudain d'une fleur pourpre et sa tête alla cogner contre le mur derrière lui.

— Et ça, c'est pour Charleen Granger, conclut l'Exécuteur en expédiant une nouvelle giclée de mort au prêteur marron dont le visage brutalement disloqué rebondit encore avant de s'incliner, répandant un flot de sang sur les draps.

La fille hurla. Bolan rengaina le Beretta, s'approcha d'elle et la gifla sans appuyer le coup. Puis il l'aida à finir de s'habiller et la poussa dans le couloir.

— Vous êtes venu en voiture ? lui demanda-t-il lorsqu'ils furent sortis dans le parc.

Elle hocha affirmativement la tête en réprimant un petit sanglot.

— Et vous étiez en affaire avec ce type ?

— Il m'a proposé de rembourser mon emprunt en couchant avec des clients. Il prétendait qu'avant ça, il fallait qu'il m'essaie...

— Rentrez directement chez vous et téléphonez aux flics, dites-leur ce qui s'est passé.

— Même pour vous ? Je veux dire, ça ne vous dérange pas s'ils me questionnent sur vous ?

— Que savez-vous de moi ?

— Je crois que je sais qui vous êtes. Monsieur Bolan ?

— Touché. Demandez le lieutenant Dunbar au P.P.D., et placez-vous sous sa protection. Ciao, miss...

Bolan la laissa sur place et se dirigea à grandes enjambées vers sa

voiture. En bonne logique, l'attention de la mafia allait dans les prochaines heures être focalisée sur la filière des usuriers, et les amici placeraient sans doute l'essentiel de leurs effectifs sur cet axe.

L'Exécuteur allait pouvoir plus commodément s'attaquer à une affaire plus consistante et plus urgente.

CHAPITRE XI

Il était presque cinq heures du matin lorsque Mack Bolan pénétra dans la chambre du motel que son frère avait louée comme position de repli. Johnny dormait tout habillé sur le lit. La lumière le tira de son sommeil et il se redressa en se frottant les yeux.

— Je suppose que j'ai piqué un somme.

— Ouais, fit Bolan en ouvrant une mallette d'où il sortit une petite boîte de pharmacie.

Il ôta sa combinaison de combat et nettoya soigneusement une blessure légère que l'éclatement d'une grenade lui avait fait à l'épaule. Johnny le rejoignit.

— Tu devrais voir un toubib, conseilla-t-il.

— Pas le temps. Il faut faire avec les moyens du bord.

Bolan enfila une chemise et se retourna :

— Rappelle-moi l'horaire du bateau.

— Demain, treize heures trente, terminal un, quai numéro quinze.

— Il va donc passer près de l'embouchure de la Columbia au lever du jour. Je devrais pouvoir l'intercepter à mi-chemin entre l'embouchure et le port. Ça me laisse suffisamment de temps pour préparer le travail.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ?

— Vois si les agences de location d'hélicoptères sont déjà ouvertes. Je vais dormir un peu... Essaie de trouver un ancien pilote du Viêt-Nam et réserve-le de huit heures à midi. Je paye cash et d'avance.

Johnny acquiesça et commença à feuilleter un annuaire. Avant même qu'il ait trouvé la section « hélicoptères », l'Exécuteur allongé sur le lit s'était déjà endormi.

À neuf heures du matin, Bolan et Scooter Roick survolaient la rivière Willamette depuis l'aéroport international de Portland à bord d'un Bell Jet Ranger.

Scooter Roick était un homme de trente-cinq ans, grand et mince. Son visage s'était illuminé lorsque Bolan lui avait expliqué que ce qu'ils allaient accomplir était hautement illégal ; mais Scooter ne serait que peu impliqué.

— Fantastique ! s'était-il exclamé d'un air rêveur. Bon sang ! Ça fait du bien de sortir de la routine...

Roick savait à qui il avait affaire et n'avait pas posé de questions superflues.

— Il se peut qu'on se fasse canarder, annonça l'Exécuteur. Vous

êtes toujours de la partie ?

— Bien sûr ! Je ne me suis pas amusé depuis des années. Vous voulez que je vous dépose sur un cargo ?

— Exactement. Il remonte le fleuve Columbia à la vitesse approximative de dix nœuds. Vous resterez à trois ou quatre mètres au-dessus du pont et je descendrai à l'aide d'une corde.

— Je descendrai le plus bas possible pour que vous n'ayez qu'à sauter, proposa Roick.

Il montra du doigt le P.M. Uzi que Bolan venait de sortir d'un sac en cuir et fixait à son épaule.

— Vous avez l'intention de tuer quelqu'un avec ça ?

— Ces types font de la contrebande d'armes et de munitions pour la Mafia et les terroristes, expliqua Bolan. Je vais tenter d'empêcher le chargement d'arriver au port.

Bientôt, ils rencontrèrent l'embouchure du fleuve Columbia. Ils passèrent au-dessus d'un cargo allemand et peu de temps après localisèrent un autre navire.

— Il porte le pavillon Japonais, fit remarquer le pilote.

Ils s'approchèrent pour vérifier le nom.

— Le *Karatsu Maru*. C'est bien ça. Qu'est ce que vous en pensez, Scooter ?

— C'est du gâteau. On ne voit personne sur le pont. Je peux vous déposer à moins d'un mètre de hauteur.

Bolan hocha la tête.

— Continuez jusqu'à ce que nous soyons hors de vue, ensuite faites demi-tour pour les rejoindre en rase-mottes. On va les aborder par l'arrière.

— Au poil ! gloussa Scooter.

Ils firent demi-tour un peu plus loin, s'enfonçant au-dessus des terres boisées, et piquèrent en direction du cargo japonais, à vitesse réduite et en frôlant la surface de l'eau.

— S'ils n'ont pas d'homme de quart à l'arrière, on va pouvoir agir en douceur, dit le pilote.

Bolan vérifia une dernière fois l'Uzi et son harnachement de combat.

— Allez-y ! fit-il.

Scooter poussa la manette des gaz et bientôt ils aperçurent l'arrière du cargo à moins de trois cents mètres. Les patins d'atterrissage frôlaient la surface de l'eau. Bolan ouvrit la porte coulissante et se retourna vers Scooter qui contrôlait l'appareil en souriant.

— Prêt ? fit le pilote.

— O.K. !

Quelques rapides secondes s'écoulèrent dans le bruit de la turbine. Le vent dû à la vitesse pénétrait avec force dans l'habitacle.

— Maintenant ! lança Scooter en jouant avec le pas cyclique et les gaz.

L'appareil s'éleva d'un coup, paraissant sauter au-dessus de la muraille métallique qui se dressait devant eux, et vint se placer au niveau du pont. Bolan dégrafa sa ceinture de sécurité, empoigna le sac contenant son matériel et bondit à l'extérieur. Il se reçut en souplesse sur le plancher métallique et courut se placer à l'abri d'une écoutille.

Déjà, l'hélicoptère s'élevait avant de foncer plein gaz en aval. L'instant d'après, deux hommes surgirent sur le pont, dépassèrent Bolan sans le voir et s'immobilisèrent, le regard pointé vers le ciel. L'un d'eux était incontestablement un pur soldat de la Mafia. Sa main droite était crispée sur un .45 automatique. À ses côtés, se tenait un marin japonais.

— Qu'est-ce que c'est que ce putain de bordel ! grommela le mafioso.

— Un appareil de surveillance du port ? suggéra l'homme d'équipage avec un accent anglais à couper à la hache.

Le soldat hochait négativement la tête.

— Aucune chance, Nippo. Ça c'est une merde qui nous tombe sur la gueule !

Puis il se raidit en entendant une voix dure dans son dos :

— Ça se passe juste derrière toi, bonhomme. Laisse tomber ton flingue.

Le truand pivota brusquement en pointant son .45.

Au moment où il se retourna, Bolan le cueillit d'un projectile discret qui pénétra au-dessus de son nez et s'enfonça dans sa cervelle. Dans un dernier réflexe, le type battit l'air de ses bras, tituba puis bascula par-dessus le bastingage et tomba dans le sillage bouillonnant.

Le Japonais regarda la combinaison noire d'un air hébété.

— Ami, fit Bolan. Je ne vous veux aucun mal. Combien de types comme celui-là à bord ?

Les yeux du marin étaient dardés sur la grande silhouette sombre. Il désigna du doigt le Beretta et la trajectoire du type qui venait de mourir.

— Vous... vous... l'avez tué !

— Ouais. C'était un soldat de la Mafia. Vous savez ce que ça veut dire ?

— La Mafia ? répéta le Japonais, incrédule. Vous êtes sûr ?

Bolan grimaça un sourire.

— Aucun doute là-dessus. Combien en reste-t-il à bord ?

— Quatre. Ils ont embarqué avec un pilote, à Astoria. On se doutait que ces gens-là étaient des bandits. Qui êtes-vous ?

L'Exécuteur ignore la question et réfléchit. Ça laissait supposer que Canzonari prendrait des précautions à l'arrivée.

— Est-ce que ces types sont tous armés ? interrogea-t-il en le poussant vers une porte de communication avec les cabines.

— Oui. Des pistolets. La plupart en ont deux. Le Capitaine a tenté de s'opposer à leur embarquement, mais ils ont menacé de le tuer s'il résistait.

— Ont-ils blessé quelqu'un parmi vous ?

— Non, mais nous devons leur obéir. Le Capitaine est très mécontent.

— Je le comprends, sourit Bolan. Pouvez-vous ramener un des américains par ici ?

Le marin fronça les sourcils.

— Pas si vous le tuez.

— C'est bon. Où sont ces types ?

— Un avec le pilote, un avec le Capitaine dans sa cabine. Je ne sais pas où sont les deux autres.

— Connaissez-vous la nature de votre cargaison ?

— C'est du matériel industriel...

— Des caisses scellées ?

— Oui, avec le cachet de l'inspection.

Il y avait évidemment eu des complices à l'embarquement...

Bolan se fit indiquer la cabine du Capitaine, puis abandonnant le marin sur place, il se faufila sur le pont inférieur à travers une coursive et trouva enfin la porte qu'il cherchait.

Le Beretta prêt à l'action, l'Exécuteur entrebâilla doucement le battant métallique et jeta un coup d'œil dans la cabine. Celle-ci était assez grande et confortablement aménagée. Le Capitaine se tenait assis dans un fauteuil tandis qu'un mafioso en jeans et en tee-shirt restait debout à côté d'un hublot, un lourd pistolet pendant au bout de son bras. Il tressaillit soudain en fixant la porte qui continuait de s'ouvrir puis qui fut brutalement repoussée contre la cloison. Il entra perçut la silhouette noire qui pointait une arme sur lui, eut l'impression de recevoir un énorme coup de poing sur le front et mourut en une fraction de seconde.

Le Capitaine se redressa d'un bond et cria une phrase en japonais. Un instant plus tard, le marin que Bolan avait laissé dans la coursive apparut sur le pas de la porte et s'arrêta net en contemplant d'un air navré le cadavre étendu sur le plancher. Il écouta ce que continuait de débiter le maître à bord, puis fixa Bolan et traduisit :

— Le Capitaine Ohura demande si vous faites partie des criminels qui sont montés à son bord.

— Dites-lui que je suis ici pour l'aider. Ce navire transporte une cargaison d'armes illégales destinées à la Mafia.

L'Exécuteur attendit que l'homme d'équipage traduise la réponse. Il y eut ensuite un bref conciliabule, puis :

— Étant donné ce qui vient de se passer, le Capitaine dit qu'il n'a pas d'autres choix que de nous faire confiance. Il demande si vous appartenez à un service secret américain.

Bolan sourit :

— C'est à peu près ça...

— Alors, bienvenue à bord. Un autre gangster est resté auprès du pilote. Le capitaine suggère que nous nous en occupions avant tout. Il n'en restera plus que deux, ensuite.

— O.K. Montrez-moi le chemin.

— Une grimace de contentement détendit le visage du capitaine lorsque le marin lui fit part de la réponse. Il ouvrit un tiroir et s'empara d'un automatique dont il arma la culasse. Puis il contourna la combinaison noire, s'engagea dans la coursive et s'arrêta au bout d'une quinzaine de mètres devant une porte close.

— C'est le poste de pilotage, commenta le marin à voix basse.

Puis il tint un rapide conciliabule avec son supérieur et se retourna vers Bolan :

— Le Capitaine Ohura dit que nous devons nous battre pour récupérer le navire. C'est son honneur. Je dois rentrer le premier dans la cabine et distraire le gangster pour que mon Capitaine puisse le capturer.

Bolan grimaça. Ce n'était pas comme ça qu'il avait prévu les choses, mais il pouvait difficilement refuser.

— Dites-lui que je renforcerai l'attaque.

Ils se mirent d'accord et Bolan se plaqua contre la cloison près de la porte. L'instant d'après, le marin ouvrit le battant et pénétra dans la cabine.

— Bordel, Jappo ! grogna une voix furieuse. On t'a déjà dit de rester hors du pont avant !

Le marin marmonna quelque chose d'incompréhensible.

— Bon sang de merde ! Parle plus fort ! grogna le truand.

Brusquement, le Capitaine poussa la porte et bondit en avant.

Bolan le suivit immédiatement. Il perçut une imprécation, la voix du Capitaine qui répliquait rageusement, puis trois coups de feu qui firent un vacarme infernal dans l'exiguïté du poste de pilotage.

Le mafioso n'avait même pas eu le temps de se défendre. Il gisait couché sur le dos, la poitrine ensanglantée. L'Exécuteur jugea totalement inutile de vérifier s'il était mort. Cela ne faisait aucun doute.

Près du tableau de bord électronique, le pilote américain restait figé de stupeur.

— Bon Dieu ! articula-t-il d'une voix étranglée. Qu'est-ce qui se passe ici ? Et vous, qui êtes-vous ?

— Ne vous inquiétez pas de ça, mon vieux. Vous faites votre

boulot, on fait le nôtre, renvoya l'Exécuteur.

Les Japonais parlèrent discrètement entre eux. Puis le marin se dirigea vers Bolan en cherchant ses mots :

— Mon Capitaine dit qu'il va rester ici, la porte verrouillée. Moi je vais vous montrer où sont les autres mauvais hommes. Il dit qu'il faut les tuer aussi.

L'Exécuteur se mit à rire. Ces petits Japonais avaient la tête aussi dure que l'acier.

— D'accord. Allons faire sortir les deux derniers rats de leur trou.

Ils descendirent un escalier vers la cale où étaient entreposées de nombreuses caisses de matériel. Tout au bout, une lampe éclairait deux types qui plaisantaient devant une des caisses qu'ils avaient ouverte, manipulant un pistolet-mitrailleur qu'ils venaient de sortir de son emballage huilé !

Bolan dégaina son Automag et avança sans bruit dans la pénombre. Il s'immobilisa derrière deux gros caissons en pin et observa un instant la scène. À présent, les deux truands étaient en train de placer des cartouches dans un chargeur.

La caisse ouverte contenait des pistolets-mitrailleurs MP 40, matériel allemand des plus facile à se procurer. Plus d'un million de ces armes avaient été fabriquées entre 1940 et 1944. Du vieux matériel mais toujours aussi mortel et efficace que jadis, crachant des ogives de neuf millimètres à la cadence de cinq cents coups à la minute.

— Il faut d'abord dégager la culasse, les gars ! fit tranquillement Bolan avec un petit ricanement.

Les deux mafiosi lâchèrent immédiatement les P.M. pour se précipiter sur leurs armes de poing. Déjà, l'Automag tonnait, cisaillant le plus proche qui fut projeté en arrière contre une des parois de la cale. Le second avait plongé derrière une pile de caisses. Bolan contourna la pile qu'il poussa de toutes ses forces avec son épaule, jusqu'à obtenir l'ébranlement de l'ensemble. L'échafaudage s'effondra en cascade dans un bruit de bois éclaté. Il y eut un juron, quelques glapissements, puis le silence. Brutalement projeté au soi, le mafioso était bloqué par une caisse et tentait d'allonger le bras pour récupérer son .45 tombé à un mètre de lui.

Bolan se découvrit et s'avança, le monstrueux Automag pointé sur le crâne du truand.

— Fais encore un seul geste et je te remplis de plombs, cracha-t-il.

Le type s'immobilisa.

— Tu travailles pour Canzonari ?

— Vous avez descendu Louis ? haleta le soldat de la Mafia.

— Oui, je l'ai descendu. On ne peut pas trouver plus mort et tu seras le prochain si tu ne réponds pas à mes questions. Tu as

entendu ?

— Ouais... Ouais, je bosse pour Canzonari...

— Qui sera à l'arrivée du cargo ?

— Ben, ben... Zip.

— Tu es sûr ?

— Je crois bien, oui...

— Tu as intérêt. Maintenant lève-toi et retourne près de la caisse que vous avez ouverte. Tout doit être remis en place. Toutes les armes sont dans cette cale ?

— Oui, on a vérifié le manifeste de chargement.

— Alors, active-toi, mec.

Aidé par le marin, le mafioso se dégagea et se redressa en grimaçant de douleur, puis il s'avança d'un pas traînant jusqu'à la caisse incriminée.

Au bout de dix minutes, tout était en ordre. Le Capitaine arriva alors dans la cale en maugréant et en jetant un regard noir de colère au trafiquant qu'il abreuva d'une longue tirade en Japonais. Puis, se retournant vers son subordonné il lui ordonna de traduire.

— Le Capitaine dit que vous êtes un vaurien et un salaud. Vous n'avez aucun honneur et vous ne méritez pas de vivre. Puisque vous avez pris possession de son navire contre sa volonté, vous êtes un pirate. Il va donc agir comme un Capitaine en pleine possession de ses droits.

Le Capitaine brandit alors son automatique et tira froidement à trois reprises en direction du truand dont le visage se transforma en un magma de chair pourpre.

CHAPITRE XII

— Le Capitaine est très en colère, expliqua le matelot avec véhémence. Il dit que personne n'a le droit de salir son nom en opérant un trafic d'armes sur son navire.

— Ces salopards rendent furieux beaucoup de monde, acquiesça Bolan. Faites-lui quelques suggestions : qu'on largue les cadavres par-dessus bord et que tout soit en ordre pour les inspecteurs de la douane et l'immigration. Je vais aller parler au pilote pour qu'il se tienne tranquille pendant l'inspection. Je veux voir qui vient ramasser la marchandise. Quand votre Capitaine sera calmé, expliquez-lui ça. Il n'aura aucun problème à propos de son chargement.

Le matelot hocha la tête.

— J'essaierai, mais il est vraiment en colère...

— Combien de temps avant l'accostage ?

— Deux heures, à peine.

Bolan rejoignit le pilote aux commandes du cargo.

— Trois heures, c'est tout ce qu'il me faut, annonça-t-il. Pendant ce laps de temps, je vous demande de garder le silence sur ce qui s'est déroulé sur ce navire, depuis l'arrivée de ces types jusqu'à maintenant. Après, vous pourrez déclarer tout ce que vous voudrez aux autorités, au F.B.I. ou au Portland police Department.

Le pilote avait la quarantaine et connaissait le fleuve sur le bout des doigts. Il avait navigué sur son cours plus de fois qu'il n'aurait pu les compter.

— C'est le voyage le plus fou que j'aie jamais fait sur ce fleuve, commenta-t-il en hochant la tête. Ces types armés sont vraiment des criminels ?

— Ils travaillaient pour la Mafia.

— Vous avez dit : *Ils travaillaient* ?

— Ils sont morts tous les cinq.

— Bon Dieu ! Et vous voulez que je reste sans rien dire !

— Trois heures, vieux. Le temps que les inspecteurs de la douane aient fait leur boulot. Je veux pouvoir suivre la marchandise et savoir qui vient la chercher. Ensuite vous pourrez aller raconter l'affaire à qui vous voudrez.

— Et vous croyez que je vais m'en tirer comme ça ? Qu'est-ce que je vais dire aux flics quand ils sauront que j'ai mis trois heures avant de cracher le morceau ? Je serai viré de mon boulot et foutu en taule !

— Pas du tout. Montrez-leur ceci.

Bolan lui tendit une médaille de tireur d'élite.

— Dites-leurs que je vous ai menacé. Ils pourront comprendre ça.

Le pilote observa le petit objet en bronze, puis leva les yeux vers Bolan et marmonna doucement :

— Bon sang ! J'ai du mal à y croire... J'avais bien pensé à ça en vous regardant, mais ça me paraissait complètement dingue. Quand je raconterai que j'ai parlé avec l'Exécuteur...

— Est-ce que vous me couvrirez pendant ces trois heures ?

— O.K. Heu, dites... Je ne pige pas ce que vous retirez de tout ça.

— La simple satisfaction d'avoir fait tout ce que j'ai pu contre la Mafia. Je ne supporte pas que ces types bouffent tranquillement les gens normaux. Je tiens encore moins à ce qu'ils entrent en possession d'un millier de pistolets-mitrailleurs. Vous imaginez ce que ça aurait comme effet dans cet état ? Ils seraient mieux armés que la police. La Mafia ferait sa propre loi jusqu'à ce que le gouverneur fasse appel à l'armée. En attendant, Portland deviendrait le centre d'une véritable guérilla.

— Vous avez peut-être raison.

— N'en doutez pas.

Bolan lui donna une petite tape amicale sur l'épaule et s'éclipsa.

À présent, il lui restait à convaincre le Capitaine Ohura.

Il le trouva dans sa cabine et ils discutèrent pendant une demi-heure par l'intermédiaire de l'interprète. Enfin, le Capitaine sourit.

— Entendu, Bolan-San. Le Capitaine accepte.

L'Exécuteur redescendit dans la cale et vérifia les étiquettes de destination sur les caisses d'armes. Le matériel devait aller à la « Johnson Farm Equipement corporation » à Gresham.

De retour sur le port, il put apercevoir les abords de Portland. Maintenant, il n'avait plus qu'à se dissimuler jusqu'à ce que les douaniers aient accompli leur travail. Le déroulement du chargement pouvait durer une heure ou deux, au maximum. Il avait compté une quinzaine de grosses caisses.

Elles seraient probablement chargées immédiatement sur des camions. Ensuite, Bolan aurait à quitter le navire sans se faire remarquer et à suivre discrètement le matériel.

Il récupéra le sac en cuir qu'il avait laissé près d'une écoutille et qui contenait des chargeurs de rechange et un costume de ville. Puis il défit son harnachement de combat et se changea dans une cabine.

L'arrivée au quai n° 15 se fit à l'heure prévue. L'immigration vérifia les papiers des matelots et les douaniers descendirent dans les cales pour compter les caisses et donner l'autorisation de déchargement.

Dès que les formalités d'usage furent accomplies, Bolan fit un signe d'adieu au Capitaine et descendit la passerelle qui menait sur la terre ferme. Tout se déroulait au mieux. Il aperçut les dernières caisses que

l'on déchargeait, à côté de quatre camions en attente.

« Gresham » mentionnaient les étiquettes de destination.

Il y avait de fortes chances pour que la destination finale soit totalement différente.

Gresham est situé à l'est de Portland en direction des montagnes. Au volant d'une Mercury de location qu'il s'était fait livrer sur le port dans la matinée, Bolan ralentit devant l'enseigne de la « Johnson Farm Equipement ». Plusieurs tracteurs, tondeuses et moissonneuses attendaient devant l'entreprise de matériel agricole.

Il se gara un peu plus loin. Dans le rétroviseur il put voir un des camions transportant les caisses d'armes, entrer par un grand portail et faire demi-tour derrière un hangar. C'était donc une opération de jour.

Il revêtit son équipement de combat, accrocha quatre grenades à la sangle de son harnachement et glissa l'Automag dans son holster d'épaule. Puis il passa la bretelle de l'Uzi autour de son cou. Il était prêt. Lançant à nouveau le moteur, il rejoignit une route en mauvais état qui contournait la Johnson Farm Equipment, et parqua la Mercury sous un bosquet de pins.

Il n'avait plus qu'à attendre. Dix minutes plus tard, il entendit le ronflement d'un gros moteur diesel et une porte métallique s'ouvrit non loin de lui dans le hangar. Le camion s'approcha de l'ouverture en marche arrière et le déchargement des caisses commença à s'effectuer à l'aide de chariots élévateurs.

Le troisième puis le dernier camion apporta le reste du matériel qui fut rapidement déchargé. La porte coulissante se referma et des ouvriers quittèrent les lieux. Bientôt, quatre grosses limousines noires surgirent dans la cour, contenant chacune huit hommes. Vraisemblablement des « visiteurs », des membres de plusieurs Familles de la côte Ouest, venus sur place pour vérifier la marchandise.

Ils pénétrèrent dans le hangar par une petite porte latérale. Bolan patienta quelques instants, passa un imperméable pardessus sa tenue de combat et s'infiltra à son tour dans l'entrepôt. Ainsi qu'il s'y attendait, son intrusion passa totalement inaperçue. Les « visiteurs » s'étaient massés autour des caisses à présent empilées dans le fond du hangar. Il se faufila sans bruit derrière des machines agricoles qui avaient été poussées de côté pour faire place aux caissons.

Deux tubes fluorescents éclairaient la moitié de la salle où se tenaient les représentants des Familles locales. Ceux-ci venaient de faire cercle autour d'une des caisses qui avait été ouverte, révélant plusieurs lance-roquettes anti-chars soigneusement rangés côte à côte.

Ainsi, la cargaison ne comprenait pas seulement des P.M...

Bolan progressa prudemment entre les machines jusqu'à ce qu'il

puisse avoir une bonne vision de l'assemblée. Près de quarante hommes étaient regroupés là.

Soudain, il y eut un bruit de pas rapides et une voix sèche claqua :

— Merde ! Qu'est-ce que vous foutez ? On devait attendre Zip avant de toucher aux caisses !

— Et alors ? rétorqua une seconde voix. Zip devrait déjà être là. On n'a ouvert qu'une caisse, c'est pas bien gênant...

Un type vêtu d'un costume en soie bleue passa amoureusement sa main sur un lance-roquettes et rigola :

— Putain ! Je sais pas ce que j'aurais donné la nuit dernière pour avoir ce bidule !

D'autres s'esclaffèrent.

Zip était en retard. Bolan ne pouvait se permettre de l'attendre. Il risquait à tout moment de se faire découvrir. Il se rapprocha davantage du groupe, dégrafa deux grenades de son harnachement, les dégoupilla et les projeta au milieu du rassemblement. Trois secondes plus tard, les engins de mort explosèrent presque simultanément dans un fantastique fracas qui fut encore amplifié par la résonance des parois du hangar. Tout de suite après, ce fut l'affolement total. Ceux qui n'avaient pas été touchés par les éclats métalliques hurlaient en se bousculant pour chercher à s'enfuir. D'autres avaient sorti leurs armes et commençaient à tirer en tous sens.

Bolan dégaina son Automag et tira sur deux mafiosi qui refluaient vers lui. Les deux hommes se cassèrent sous l'effet des balles de .44 et l'un tourbillonna sur lui-même alors que son compagnon s'affalait dans les bras d'un troisième type qui accourait derrière lui. L'Automag aboya une nouvelle fois, puis encore, jusqu'à épuisement du chargeur.

Alors Bolan rengaina le Big Thunder et pointa l'Uzi sur les rescapés en se démasquant à demi du bulldozer derrière lequel il s'était dissimulé jusque-là. Des hurlements retentissaient de toutes parts, rapidement transformés en râles d'agonie par les balles de 9 mm qui s'échappaient rageusement du P.M. Des corps tressautaient, dansaient sous les impacts brûlants.

Lorsque son chargeur fut vide, Bolan se retrancha derrière la grosse lame d'acier du bulldozer, dégoupilla ses deux dernières grenades et les balança en encadrement dans le fond du hangar. De nouveaux cris jaillirent, brusquement étouffés par la double déflagration. Profitant de ce bref délai, l'Exécuteur avait regarni l'Uzi avec un chargeur neuf. Il bondit hors de son abris et arrosa l'espace clos, faisant décrire un mouvement de va-et-vient au canon chauffé à blanc du P.M.

Bientôt, il n'y eut plus devant lui que deux silhouettes encore debout qui essayaient de gravir un empilement de caisses pour se mettre à couvert. Bolan les aida en leur dépêchant deux courtes rafales qui les propulsèrent hors de sa vue.

C'était fini. Une quarantaine de cadavres étaient allongés sur le sol de ciment dans les positions les plus invraisemblables, baignant dans une immense nappe de sang gluant et chaud.

Bolan resta deux secondes immobile. Il respira profondément, enclencha un chargeur plein sous la culasse de l'Uzi et se détourna du carnage pour marcher vers la sortie. À l'instant où il ouvrait la porte, les oreilles bourdonnantes du fracas des explosions, il vit une Cadillac rutilante de chromes stopper brutalement sur le parking dans le balancement de ses amortisseurs. Tout se déroula très vite, ensuite. Le conducteur repoussa sa portière et se laissa tomber au sol, roulant une fois sur lui-même avant de se redresser sur un genou en braquant un revolver.

Les réflexes de l'Exécuteur jouèrent immédiatement : Il se projeta à terre en même temps que retentissait le coup de feu. Il perçut l'impact d'une balle de gros calibre dans la paroi métallique de l'entrepôt et lâcha une longue rafale avant même de s'être reçu sur le sol asphalté. Lorsqu'il se redressa, l'Uzi prêt à aboyer de nouveau, il vit que la quasi totalité de la giclée mortelle avait atteint son but. Le type ressemblait maintenant au cadavre d'un chien écrasé par un automobiliste. Son torse était déchiqueté, un os de sa hanche pointait à travers son pantalon et la moitié de son visage n'existait plus.

Un crissement de pneus attira l'attention de Bolan vers la Cadillac qui brusquement accélérât vers la sortie du parking. Il eut le temps de reconnaître une silhouette maigrichonne au volant.

Zip ?

Très certainement.

Bolan courut jusqu'à une voiture qui avait amené un groupe de mafiosi. Une Desoto. Les clés étaient sur le tableau de bord. Il actionna le démarreur et se lança à la poursuite du fuyard.

CHAPITRE XIII

Les deux véhicules fonçaient à grande vitesse à travers la forêt nationale de Mount Hood. Ils avaient dépassé Aider Creek, puis Brightwood. Bolan décida de forcer l'autre à sortir de la route pour la confrontation finale. Réduisant les quelques mètres qui le séparait de la Caddy, il vint bientôt se placer quasiment à sa hauteur et se colla contre elle. Les carrosseries grincèrent lugubrement, mais la Cadillac ne bougea pas d'un centimètre, elle était aussi lourde que le véhicule de Bolan. Soudain, Zip brandit une arme et tira par la portière, mais déjà l'Exécuteur avait freiné, évitant l'impact mortel.

Il était temps de mettre fin à cette course.

Il attendit d'avoir une visibilité totale pour ne pas risquer une collision avec une autre voiture puis pointa Big Thunder par la fenêtre, visant le pneu arrière gauche de la Cadillac. La roue éclata sous la puissance brutale de l'énorme ogive et le véhicule piqua brusquement sur la gauche, défonçant la rampe de sécurité de la chaussée et effectuant plusieurs tonneaux avant d'atterrir sur le toit dans un fossé.

L'Exécuteur stoppa sur l'accotement et courut en direction du véhicule accidenté. À cinq ou six mètres, il s'arrêta et attendit. Aucun son n'émanait de l'épave, à part le bouillonnement de l'eau du radiateur se déversant sur le moteur brûlant. Il se rapprocha pour jeter un coup d'œil dans l'habitacle et resta un instant interdit. La Caddy était vide. Il comprit que le petit mafiosi avait été éjecté durant les tonneaux.

Soudain, un coup de feu retentit à faible distance. La balle avait manqué Bolan de trente centimètres. Il pivota et put apercevoir l'éclat fugitif d'une chemise jaune. Zip avait déjà plongé dans les buissons en bordure de la route.

L'Exécuteur courut en crochétant vers les taillis et les arbres, s'immobilisa et observa les environs, tous ses sens déployés. Il était à l'écoute du moindre bruit.

Des pas étouffés dans les branchages lui parvinrent bientôt. Il avait troqué l'Automag pour le Beretta plus discret. Changeant de position, il s'adossa à un arbre et s'obligea à une nouvelle attente.

Cette fois les bruits de pas se faisaient plus distincts. Bolan savait qu'en partant vers le nord, Zip aurait à marcher longtemps jusqu'à l'autoroute de la Columbia River avant de trouver la moindre voie de circulation. Il devait donc certainement tenter de retourner sur ses pas à l'insu de son poursuivant. C'était logique.

L'Exécuteur continua de progresser silencieusement entre les arbres, se dirigeant par rapport aux sons qu'il percevait. Un peu plus loin, il déboucha dans une petite clairière et aperçut le jeune truand en train de courir, décrivant un arc de cercle pour revenir sur la route. Le mafioso se retourna brusquement, tira derrière lui et plongea à nouveau dans la forêt sans plus chercher à ruser.

Mais, très vite, il parut se fatiguer, sans doute peu habitué à l'exercice. Les traces de ses foulées dans l'herbe rejoignaient un petit sentier boueux. Bolan força l'allure. Quelques instants plus tard, il découvrit Zip aplati sur un rocher, en train d'essayer de reprendre son souffle. D'une balle bien ajustée, il lui fit sauter son pistolet de la main et s'approcha de lui. Le jeune mafioso laissa échapper un cri de terreur. Puis il considéra sa main endolorie et gémit :

— Salaud !

Il parut faire un immense effort pour s'asseoir et regarder Bolan à travers le rideau de sueur qui perlait sur son visage.

— Fumier ! jura-t-il une nouvelle fois, vous allez prendre votre pied à me descendre ?

— Pourquoi pas, Zip ? Ton père et ses hommes de main font la même chose, non ? C'est bien comme ça que vous faites votre route.

— Je ne m'occupe que de la comptabilité et de l'informatique...

— Ouais, t'es un innocent en quelque sorte. Mais ton job consiste à faire tuer des femmes et à importer des armes pour le plaisir et le profit.

Zip se racla la gorge.

— Comment avez-vous su pour les armes ? demanda-t-il d'un air de défi.

— Par ton ordinateur, Zip. À travers un modem. Tu ne devrais pas laisser tes codes d'accès dans des endroits aussi évidents.

— Alors vous êtes entré chez moi ?

— T'es mal barré, Zip. La Commissione va être très mécontente de toi.

— Je m'en fous !

— Ça, je m'en doute ! Tu as maintenant des problèmes plus importants, par exemple essayer de me convaincre que tu n'as pas participé à la torture et au meurtre de Charleen Granger.

— Qui est cette nana ? grogna le mafioso.

Sa main s'était imperceptiblement glissée le long de sa jambe droite, vers sa cheville.

— Puisque je vous dis que je ne m'occupe pas de ça !... lâcha-t-il hargneusement. Alors merde, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Tu as quel âge, Zip ?

— Vingt-huit... Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Tu es donc assez vieux pour mourir comme une bête

malfaisante, compléta Bolan. À moins que tu aies autre chose à me proposer.

En réalité, l'Exécuteur hésitait à abattre le jeune truand. Il était à peine plus vieux que son frère Johnny.

— Vous voulez du pognon ? proposa Zip.

— L'argent ne m'intéresse pas. J'en ai suffisamment. Trouve autre chose.

Bolan détourna son regard l'espace d'une seconde, cherchant à prendre une décision rapide. Ce fut l'occasion qu'attendait la petite ordure. Arrachant brusquement le sparadrap qui retenait une arme de petit calibre contre sa cheville, il pointa celle-ci sur Bolan et tira aussitôt.

Une douleur vive à l'épaule arracha une grimace à l'Exécuteur qui fit feu en retour. La tête de Zip partit en arrière, instantanément maculée de sang. La main du mafioso lâcha le petit pistolet et son corps se recroquevilla dans l'immobilité de la mort.

Bolan s'approcha de lui, le regarda un instant et rengaina le 93-R dans son holster. La blessure de son épaule lui affligeait une douleur sourde et persistante, mais il était encore capable de tenir debout. Il plaça un mouchoir contre sa plaie, sous la combinaison, et s'achemina vers la route.

Quelques instants plus tard, le grand soldat examinait la voiture de Zip. Il découvrit une mallette pleine de billets. Coincée sous le siège conducteur. À l'estime, il devait y en avoir pour trois millions de dollars ; certainement un acompte pour les armes. Il déposa la mallette dans la Desoto et reprit la direction de Portland. Il lui restait encore pas mal de choses, à faire.

Mais la douleur de sa blessure se faisait de plus en plus aiguë. Tout en conduisant il sentait le sang s'échapper de son corps.

Il eut un sourire triste en songeant qu'il s'était fait avoir par un minable alors qu'il tenait celui-ci au bout du canon de son Beretta. Il avait fait une erreur grossière. Il s'était un instant laissé attendrir par le jeune âge du petit mafioso. Toutes les erreurs se payent, grommela-t-il en serrant les dents.

Il fallait extraire cette balle.

La sueur perlait sur le front du grand soldat. Il eut l'impression d'être envahi par la faiblesse et se raidit pour conserver ses dernières forces. Il serait bientôt à son hôtel... S'il tenait jusque-là.

CHAPITRE XIV

Mack Bolan arrêta la T-Bird sur le parking du motel et coupa le contact. Sa vue se troubla pendant un instant, puis il entreprit d'ouvrir la portière et de s'extirper de l'habitacle.

Il devait rejoindre sa chambre. Il se traîna jusqu'aux abords de la réception et s'appuya contre le mur extérieur. Sa chambre se trouvait un peu plus loin sur la gauche mais il se sentait incapable de progresser par lui-même.

Dans un brouillard mouvant, il distingua vaguement une silhouette qui se dirigeait vers lui.

— Ça ne va pas ? fit une voix féminine près de lui. J'ai l'impression que vous êtes malade.

En cours de trajet, il s'était arrêté pour passer son imperméable, dissimulant sa combinaison noire et son équipement de combat.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Chambre 58, réussit-il à prononcer d'une voix qui lui parut inconsistante.

La jeune femme avança la main pour toucher son front.

— C'est plus qu'un étourdissement, vous êtes brûlant de fièvre.

Elle glissa doucement le bras de Bolan autour de son cou, passa le sien autour de sa taille et l'aida à avancer. Au bout de quelques pas, ses genoux flanchèrent et la jeune femme laissa échapper un petit cri.

— Faites un effort, bon sang ! Je ne pourrai pas vous porter.

Bolan réunit ses dernières forces et continua d'avancer.

— On y est presque, l'encouragea-t-elle.

Elle le laissa s'appuyer contre le mur près de la porte et lui demanda les clefs. Il fouilla dans sa poche et les lui tendit. Elle aperçut alors le sang qui avait coulé le long de son bras jusqu'à son poignet.

— Mon Dieu ! Vous êtes blessé ! Vous avez besoin d'un docteur, pas seulement d'une chambre.

— Conduisez-moi à l'intérieur, s'il vous plaît, demanda-t-il avec une difficulté inouïe.

Elle prit les clefs et ouvrit la porte. Johnny apparut et se précipita pour aider la jeune femme. Ils couchèrent l'Exécuteur sur le grand lit. Sans perdre un instant elle ôta soigneusement la combinaison noire, sans faire le moindre commentaire, ainsi que le bandage improvisé et observa la plaie juste au-dessous de la clavicule.

— Ça m'avance bien de jouer au bon Samaritain, fit-elle. On vous a tiré dessus. J'avais bien besoin de ça...

— Vous êtes infirmière ? prononça Bolan d'une voix hachée. Il faut

me débarrasser de cette balle...

— Non, je ne suis pas infirmière.

Elle observa un instant les deux hommes puis questionna Johnny.

— Cet homme est l'Exécuteur, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Johnny. Vous seriez capable d'extraire la balle ? Vous n'êtes peut-être pas infirmière mais vous avez l'air de savoir ce que vous faites.

Elle hésita, se mordit une lèvre, puis rétorqua :

— Oui, je peux l'extraire.

— Mack n'est pas un criminel, avança rapidement Johnny. Il a été blessé parce qu'il...

Elle l'interrompt brusquement :

— Ce qu'il a fait n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est de le tirer de là. Alors, ne vous inquiétez pas du reste... Vous vous ressemblez beaucoup, tous les deux...

— Nous sommes frères. À quelques années l'un de l'autre.

Elle se dirigea vers la fenêtre et se pencha au-dehors. Peu après elle se retourna :

— Il y a une pharmacie au coin de la rue. Allez-y et rapportez-moi tout ce que je mets sur cette liste.

Elle écrivit quelques lignes sur un bout de papier, le lui tendit et enchaîna :

— Ne verrouillez pas la porte, je dois passer dans ma chambre, j'en ai pour une minute. Faites vite...

Johnny vérifia qu'il avait son portefeuille en poche et quitta vivement la pièce.

La jeune femme retourna vers Bolan et s'assit sur le bord du lit.

— Je m'appelle Patricia Hombola. Je vais devoir fouiller dans votre plaie. Est-ce que vous pensez pouvoir me faire confiance ?

Bolan ouvrit les yeux, fit un effort pour la regarder. Elle avait un beau visage très fin, des cheveux noirs et de magnifiques yeux bleus. Il grimaça un sourire.

— Ai-je le choix ?

— Je ne crois pas que vous souhaitez me voir appeler une ambulance.

— Pas question. Si vous pouvez vous débrouiller, faites le nécessaire.

Il respirait de plus en plus mal.

— Je sais qui vous êtes, monsieur Bolan. Restez calme. Vous aurez bientôt des cachets analgésiques. Avant que votre frère ne les rapporte, je dois vous laisser seul une minute. OK ?

— OK Dites... Pourquoi est-ce que vous ne me dénoncez pas à la police ?

— Disons que je compte parmi vos supports. Je hais la violence,

mais j'aime encore moins la racaille que vous combattez. Je serai bientôt de retour...

Bolan la regarda quitter la pièce. Même blessé, il se sentait encore capable d'admirer les formes agréables de la jeune femme et cela le rassura. Elle referma la porte et disparut dans le couloir, tandis qu'un étourdissement l'emportait.

L'Exécuteur ne se souvenait pas l'avoir entendue revenir. Il ouvrit les yeux et sentit le froid d'une pulvérisation envahir son épaule. Il n'avait cependant pas très mal. La jeune femme était penchée au-dessus de lui, dirigeant le faisceau d'une lampe électrique vers son épaule. Elle portait un masque en tissus contre sa bouche et son nez, comme ceux des docteurs lorsqu'ils opèrent.

— Il est de retour parmi nous, entendit Bolan comme à travers un mur de coton. Le produit est un désensibilisateur de surface, mais il agit aussi là où les nerfs sont à vif. Ça marche assez bien. Maintenez-le fermement.

Brusquement, il rugit sous l'effet de la douleur.

Des bras fermes le plaquèrent contre le lit, et il put apercevoir Johnny à côté de la jeune personne.

— Vos ennuis sont terminés, annonça-t-elle soudain en brandissant une longue pince métallique coinçant un petit morceau de plomb cuivré. Une balle de .32.

Elle déposa la balle et les pinces sur la table de nuit, et désigna plusieurs outils médicaux que Johnny lui tendit. Bolan n'avait plus mal. Elle nettoya la plaie et commença à la suturer. Qui était cette femme ? pensa Bolan en fermant les yeux.

Il eut l'impression d'avoir dormi durant un temps inestimable.

— Mack, Mack, est-ce que vous m'entendez ?

— Il acquiesça d'un signe de tête.

— Je vous ai recousu, mais il y a quelques dégâts au niveau d'un muscle. Il faudra vous tenir tranquille pendant quelque temps.

Elle se pencha vers lui et déposa un baiser sur sa joue.

— J'espère que ça ne vous gêne pas. Je fais toujours ça quand j'extrais une balle à quelqu'un, fit-elle avec un ravissant sourire. Êtes-vous capable de vous asseoir ? Vous devez prendre quelques médicaments.

L'aidant à se redresser elle lui fit avaler des cachets avec de l'eau, puis l'invita à s'étendre à nouveau. Bolan entendit Johnny et la jeune femme discuter en s'éloignant du lit. Peu à peu, il tomba dans un sommeil profond.

Johnny considéra la jeune femme d'un air soucieux :

— Je ne comprends pas. Vous dites que vous n'êtes pas infirmière, mais vous avez retiré cette balle comme l'aurait fait un chirurgien. Vous êtes toubib ?

Elle détacha son masque, ôta ses gants de caoutchouc et jeta le tout dans une corbeille à papiers.

— Oui, Johnny. Je suis médecin. Mais c'est la première fois que j'extrais une balle, je n'avais jamais fait ça auparavant.

— Et maintenant ? Vous allez le dénoncer à la police ?

— Légalement, c'est ce que je suis supposée devoir faire.

— Mack ne s'en est jamais pris à des innocents, il...

— Je vous crois volontiers. Rassurez-vous, je ne donnerai pas l'alerte. Je vous ai dit que je suis plutôt de son côté. Toutes ses autres cicatrices, c'est la Mafia, aussi ?

— Presque toutes. Il en a rapporté quelques-unes du Viêt-nam.

Elle soupira en se redressant :

Je devrais me trouver à un colloque médical en ce moment. Je suis venue à Portland exprès pour ça, mais je ne sais pas si je vais m'y rendre... Faites en sorte qu'il prenne bien toutes ses pilules, surtout les antibiotiques. Dans deux ou trois jours, il pourra se lever.

— Nous vous remercions pour tout, docteur, dit Johnny d'un ton embarrassé.

Il se retourna vers l'Exécuteur.

— Vous lui avez donné un somnifère, n'est-ce pas ?

Patricia Hombola s'approcha de Bolan que Johnny avait recouvert d'une couverture et posa la main sur son front.

— La fièvre descend déjà, commenta-t-elle. Je lui ai effectivement fait prendre un somnifère. Il faut qu'il dorme.

— Dites-moi... Combien de temps allez-vous rester dans la région ?

— Est-ce personnel ou professionnel, Johnny ? fit-elle en souriant.

— Les deux. Si vous êtes encore là demain, venez le voir dans la matinée. Le côté personnel c'est que votre présence fera du bien à Mack. Il était à moitié dans les pommes mais il tentait déjà de flirter avec vous.

Elle tenta de dissimuler un sourire.

— Quand il se réveillera, dites-lui que sa combinaison noire n'est pas forcément une barrière entre lui et moi... Maintenant je dois partir. Puis-je utiliser votre salle de bains pour me rafraîchir un peu ?

Quelques minutes plus tard, le Dr Hombola avait quitté la chambre. Johnny fit de même peu après et se dirigea vers le parking où Bolan avait laissé sa voiture. Il y préleva le sac contenant les armes de son frère et les rapporta dans la chambre.

L'Exécuteur dormait d'un sommeil paisible. Johnny savait qu'il devrait rester toute la nuit à le surveiller. Mack pouvait avoir besoin d'aide ou de n'importe quoi. Rien ne pourrait l'empêcher d'être à ses côtés.

Il était presque neuf heures du soir lorsqu'on frappa à la porte.

Johnny, allongé sur le divan, se redressa en se frottant les yeux et alla ouvrir. Patricia Hombola apparut dans l'encadrement.

— Comment va notre patient ? demanda-t-elle en souriant.

Johnny la laissa entrer.

— Il dort toujours mais la fièvre est tombée. Il va être furieux que vous lui ayez donné un sédatif.

Elle se dirigea vers Bolan, lui toucha le front et tira la couverture pour observer la blessure, puis le couvrit à nouveau.

— Oui, il a l'air d'aller mieux. Demain matin, son bras sera raide et il sentira des tiraillements. C'est tout à fait normal. La blessure n'était pas très profonde mais certains petits muscles de l'épaule ont été lésés.

— Vous voulez du café ? demanda-t-elle en posant sur la table un sac en papier portant en gros l'inscription Mc Donald.

Johnny déballa les deux gobelets en carton et les décapsula.

— Heu... je ne sais vraiment pas comment vous remercier, Patty...

— Alors, ne dites rien. C'est la chose la plus excitante qui me soit arrivée.

Elle avala une gorgée de café, posa son regard sur le lit où dormait Bolan et annonça :

— J'ai lu les journaux. Ce type est incroyable ! Je suppose que c'est dans cet entrepôt de Gresham qu'il a récolté sa blessure. La presse mentionne une quarantaine de morts. Tous des membres de la pègre locale, paraît-il. Mais, bon sang, que de capacités et de courage gaspillés ! Il y aura toujours des gangsters. Le mal existe depuis toujours...

Johnny eut un mince sourire :

— Et il y aura toujours un Mack Bolan pour le combattre.

— N'a-t-il jamais envisagé de redevenir un être normal ?

— Demandez-le-lui à son réveil ! Ça m'étonnerait que vous réussissiez à le convaincre.

Ils changèrent de sujet puis, lorsqu'ils eurent terminé leur café, la jeune femme se redressa et annonça :

— Je dois participer à un séminaire tôt dans la matinée, il vaudrait mieux que je parte maintenant. Allez-vous rester ici le reste de la nuit ?

— Oui. C'est ma place.

— Prenez soin de lui et téléphonez-moi si vous avez besoin de mes services. Je suis à la chambre 34. Je repasserai dès que possible.

Elle lui fit un petit sourire et disparut.

Johnny eut subitement conscience de l'amitié qui était née de cette rencontre fortuite. Mais il savait aussi que son grand frère Mack n'en avait pas encore terminé avec la Mafia de Portland et que dès qu'il se réveillerait il serait impatient d'en finir.

Personne au monde ne pourrait le retenir, pas même le plus

adorable des toubibs.

CHAPITRE XV

Deux fois avant midi, l'Exécuteur s'était vaguement réveillé, mais il était toujours sous l'effet des sédatifs et il s'était rendormi pesamment.

La jeune doctoresse lui avait rendu visite à huit heures, avant de partir à son colloque, puis à midi et demie. Enfin, il ouvrit les yeux en grand, respira plusieurs fois profondément et demanda :

— Quelle heure est-il ?

Patricia s'approcha de lui.

— Presque une heure, dit-elle en lui touchant le front.

— Je n'ai plus de fièvre, affirma Bolan.

— C'est exact. Laissez-moi voir votre épaule, il faut que je change le bandage.

Elle regarda la blessure et annonça :

— La plaie commence déjà à cicatriser. C'est bon signe.

— Sûrement, fit Bolan sans conviction.

Elle plongea alors son regard d'un bleu intense dans celui de l'Exécuteur.

— Mack, écoutez-moi bien. Si vous ne faites pas attention à votre épaule, vous risquez de causer des dégâts que l'on ne pourra plus jamais réparer. Vous ne serez même plus capable de lever le plus petit objet avec cette main.

Bolan sourit.

— Eh bien, on remplacera les morceaux, fit-il en enlevant doucement la main de la jeune femme de sa poitrine.

— Il n'y a pas encore d'épaule dans les banques d'organes, fit-elle valoir d'un ton agacé.

Il repoussa les draps et posa les pieds sur le sol, traversa la pièce en slip jusqu'à son pantalon qu'il enfila. Le bandage de son épaule ne semblait pas le gêner.

— J'attends de voir comment vous allez faire pour passer votre pull, fit Patricia.

— Je ne suis pas contre un peu d'aide, rétorqua Bolan.

— Attendez au moins jusqu'à demain. La cicatrice risque de se rouvrir. J'ai passé trop de temps à vous soigner pour que vous démolissiez tout le boulot en cinq minutes.

— J'essaierais de ne rien casser.

Avançant pieds nus jusqu'au placard, il en tira un pull-over noir propre, puis, retournant vers la jeune femme, il lui tendit l'habit. Elle prit un soin infini à l'habiller.

Il la remercia et l'embrassa sur la joue.

— Je fais toujours ça quand une jolie fille me donne un coup de main pour mettre mon pull, affirma-t-il avec un petit rire.

Elle rit aussi et rétorqua :

— J'espère vous voir bientôt suffisamment en forme pour faire mieux !

— Je retiens la proposition, toubib !

Il termina de s'habiller et regarda son frère.

— Ta combinaison et tes armes sont dans le grand sac, fit Johnny.

Bolan lui lança un regard chaleureux et fit quelques pas dans la pièce en remuant doucement son bras. Il ressentait une douleur sourde, mais c'était tenable.

Les grands yeux bleus de la jeune femme le fixaient avec intensité.

— Est-ce que vous allez partir maintenant ? demanda-t-elle timidement.

— Oui. J'y suis obligé.

— Vous n'avez # pas de compte à me rendre. Mais je vous attendrai pour vous rafistoler quand vous rentrerez. Vous rentrerez, n'est-ce pas ?

— Je ferai tout mon possible, Patricia. J'apprécie tout ce que vous faites. Et je...

Brusquement, elle s'approcha de lui, passa ses bras autour de son cou et posa un baiser sur ses lèvres. De son bras valide, Bolan la serra dans une douce étreinte. Au bout d'un instant elle se recula un peu, plongea son regard dans le sien.

— Revenez vite, Mack. Vous et moi on a beaucoup de choses à se dire.

L'Exécuteur la fixa tendrement un instant, se pencha et l'embrassa sur la joue. Puis il fit un signe à Johnny, attrapa son sac en cuir et sortit sans se retourner.

Dès qu'il fut dans la Thunderbird, il vérifia le niveau d'essence, passa le Beretta dans sa ceinture et lança le moteur. Il venait de trouver le moyen d'atteindre Gino Canzonari sans avoir à opérer une action en force qu'il aurait eu du mal à mener à bien dans son état.

Il roula jusqu'à ce qu'il trouve une cabine téléphonique et composa le numéro de la ligne privée du parrain de Portland. Ce fut Canzonari lui-même qui répondit.

— Zip ? C'est toi ? demanda aussitôt la voix inquiète.

— Non, c'est pas Zip. Mais je sais où tu peux le trouver. Ça t'intéresse, Canzonari ?

Un grognement hargneux résonna dans l'écouteur.

— Fumier ! C'est toi, hein ? Bolan la merde !

— C'est moi. On peut faire un marché...

Il y eut un silence, puis :

— Vas-y, j't'écoute...

— Un demi-million de dollars contre ton connard de fils.
— T'es dingue, j'ai pas cette somme !
— Alors, tant pis. Je t'enverrai son cadavre.
— T'es qu'une ordure ! hurla le Don. Merde, c'est mon fils !
— Tu n'es pas si sentimental quand il s'agit de la vie des autres...
Bon, je ne te proposerai pas le marché une seconde fois.

— Attends un peu, Bolan... Admettons que je trouve le fric.
Comment tu envisages la rencontre ?

— Viens seul avec le fric. Si je me rends compte que tu essaies de me doubler, je transforme Zip en dinde prête à cuire.

— T'énerve pas, je suis toujours réglo. En fait, tu marches toi aussi au pognon, hein ?

L'Exécuteur eut un mince sourire. Il utilisait des arguments que Canzonari pouvait facilement comprendre. Mais il savait aussi que le parrain de Portland était déjà en train de réfléchir à la meilleure façon de le rouler. La Mafia avait le vice dans le sang, c'était une pure question d'atavisme.

Canzonari grasseya :

— C'est vraiment con qu'on n'ait pas pu discuter avant que tu fasses toute cette merde ici. Je suis sûr qu'on aurait pu s'entendre toi et moi. Bon... Où tu veux qu'on fasse ça ?

— Amène-toi d'abord à la Johnson Mortuary, sur le boulevard Sandy. À quinze heures précises. Je te donnerai de nouvelles instructions sur place.

— Comment ça, de nouvelles instructions ? T'as intérêt à avoir Zip avec toi !

— Négatif. Je veux d'abord m'assurer que tu joues le jeu proprement. Tu prends ou tu laisses ?

— Okay, okay ! Restons calmes. Je serai là-bas, seul.

— N'aies pas l'idée de venir *seul* avec tout une troupe.

— T'inquiète pas Bolan. Je respecte toujours un marché.

— Sois à l'heure, lâcha l'Exécuteur avant de raccrocher.

Quinze heures, ça lui laissait une certaine avance pour étudier le terrain. Il démarra et prit la direction de Killingsworth. Vingt minutes plus tard, il stoppa dans la trente-troisième Avenue, à l'angle du boulevard Sandy. Il quitta la T-Bird et alla s'acheter un sandwich et une bouteille de bière, puis se réinstalla dans le véhicule et attendit.

À 14 h 55, un taxi s'arrêta à une trentaine de mètres devant la Johnson Mortuary. Un homme d'une cinquantaine d'années, grand et costaud mais à l'embonpoint marqué, descendit et fit quelques pas sur le trottoir, un attaché-case à la main. Bolan n'avait jamais vu Canzonari qu'en photo, mais il fut immédiatement sûr qu'il s'agissait bien de lui. Une cicatrice lui barrait le visage depuis la base du cou jusqu'à la tempe.

Le Don agissait apparemment comme convenu. Bolan lança son moteur après avoir soigneusement examiné les alentours. Aucun autre véhicule suspect n'était en vue, et depuis qu'il était en observation, l'Exécuteur n'avait remarqué aucune anomalie. Où était l'astuce ? Canzonari n'était pas homme à se jeter à corps perdu dans la gueule du loup. Il appartenait plutôt à l'espèce de ceux qui dévorent les autres.

Il stoppa à la hauteur du capo, pointant son Beretta sur lui.

— Monte !

Canzonari ouvrit la portière et s'installa sur le fauteuil passager. Bolan démarra doucement, jetant machinalement un regard sur le rétroviseur.

— Je suis venu seul, Bolan. Il n'y a pas de coup fourré. Où est mon fils ?

L'Exécuteur ignore la question. Il vira dans une rue perpendiculaire, changea encore deux fois de direction, puis s'engagea dans une longue avenue où il maintint la Thunderbird à la vitesse légale. Le gros mafioso avait apparemment dit vrai, personne ne semblait les avoir pris en chasse. Brusquement, Bolan accéléra, déboîta pour doubler une file de voitures et fila vers le nord.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fous ? s'exclama Canzonari.

— La ferme ! jeta Bolan. Prononce encore un seul mot et tu seras sûr de ne pas finir le voyage.

Il passa de justesse un feu de croisement et rejoignit l'autoroute en direction de Seattle. Puis, un kilomètre plus loin, il s'engagea dans un échangeur, roula encore pendant cinq minutes sur une voie dont le revêtement devenait de plus en plus mauvais en direction de l'est. Il stoppa brutalement sur l'accotement, à l'amorce d'une grande clairière et braqua le Beretta sur Canzonari :

— Fin de l'amusement, vieux ! Descends de là.

— Mais je...

— Descends !

Le visage du Don s'empourpra. Ravalant sa colère et l'angoisse qui venaient brusquement de s'infiltrer en lui, il se laissa glisser de la T-Bird et Bolan en fit autant, contournant la voiture sans cesser de surveiller Canzonari.

— Ote ton manteau ! ordonna-t-il. Ta veste aussi.

Il remarqua alors le regard paniqué que Canzonari jeta par réflexe derrière lui. Le manteau glissa au sol. Puis la veste.

— C'est comme ça que tu respectes le marché ? railla Bolan en désignant la petite boîte noire attachée par un élastique à l'épaule du mafioso. Un micro-émetteur H.F., hein ?

— On m'a forcé à le mettre, tenta d'expliquer Canzonari.

— Ah oui ?

— C'est les flics. J'étais sous surveillance...

Malgré la douleur qui commençait à se réveiller dans son épaule, Bolan éclata de rire en considérant la mine déconfitte du parrain de Portland.

— Tu n'arriverais même pas à convaincre le plus stupide de tes hommes, Gino. Combien de voitures sont en liaison radio avec ce bidule ?

Subitement, le Don gonfla sa volumineuse poitrine et cracha :

— T'as aucune chance, connard. Y a trois guindés qui vont bientôt débarquer et mes gars vont te faire sauter le caisson.

— C'est à voir. Je tiens le pari. Enlève ton pantalon en attendant...

— Quoi ? T'es pas bien ? Je refuse, tu peux pas me faire ça !

Le Beretta siffla méchamment et une balle fit voler une motte de terre entre les jambes du mafioso qui sursauta violemment. Il cracha ensuite au sol, défit hargneusement sa ceinture et commença à faire glisser son pantalon qui tomba en accordéon sur ses chevilles, dévoilant un automatique extra-plat fixé à son mollet par une double bande d'adhésif médical.

,— Comment t'as deviné ? grogna le Don d'une voix humiliée.

— Zip avait aussi un petit flingue sous son pantalon. J'ai pensé que c'est toi qui lui avais appris l'astuce. Quant au micro-émetteur, c'était facile : je ne t'ai pas un seul instant cru capable de jouer le jeu sans truquer la donne. T'es un vieux renard, capo de mes fesses. Et ton petit génie a bien failli me faire passer définitivement la barrière. Mais voilà, ça n'a pas marché...

— Fumier ! T'as tué Zip ?

— Ouais. J'essaie toujours de liquider la vermine partout où je la rencontre. Ne viens surtout pas me parler de sentiments paternels, je sais comment ça se passe chez vous. Si la Mafia te demandait de liquider ta famille, tu le ferais sans hésiter.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Le business passe avant toute chose...

— *Notre Chose*, hein ?

— Tu pourras jamais comprendre ça...

— Je comprends trop bien ce que tu es, Gino. Un être nuisible. Et il est permis de tuer les nuisibles. Maintenant, arrache ce flingue et le micro, jette-les au loin et avance au milieu de la clairière.

— Comme ça ? s'exclama Canzonari en descendant son regard sur ses jambes nues.

— Oui. Comme ça. Tu le fais ou je te tue sur place.

Le mafioso s'exécuta rageusement puis commença à se diriger en sautillant ridiculement vers l'espace dégagé entre les arbres de la forêt.

— Continue et tu sauveras peut-être ta peau, cria Bolan en

remontant dans la T-Bird.

Il embraya sèchement et dirigea aussitôt la voiture vers un chemin de terre qu'il avait repéré en arrivant, contigu à la clairière, s'y engagea, roula sur une cinquantaine de mètres et coupa le contact. Il ôta sa veste, attacha sur sa poitrine le holster de l'Automag, puis enfila un blouson en grimaçant lorsqu'il glissa son bras gauche dans la manche. Il prit son P.M. Uzi, en passant la bretelle autour de son cou, et plaça deux grenades offensives et des chargeurs dans ses poches.

Il s'était écoulé moins de deux minutes depuis son arrêt sur l'accotement. Déroutés un moment par son accélération et les divers changements de direction qu'il avait opérés, les amici n'allaient cependant pas tarder à retrouver sa trace. Négligeant les élancements douloureux de son épaule, il contourna la clairière au pas de course et s'arrêta à quelques mètres de la route pour s'accroupir derrière des broussailles. Depuis sa position, il pouvait apercevoir la silhouette de la Thunderbird à travers un léger écran de branchages, à une cinquantaine de mètres. La mise en scène était au point. Il ne restait plus qu'à attendre.

Gino Canzonari avait à présent atteint le centre de la clairière. Il avait remonté son pantalon et à l'instant où il commençait à courir dans l'intention évidente de franchir l'espace découvert pour se réfugier dans la forêt, Bolan lui délégua deux balles de 9 mm qui firent voler des touffes d'herbe devant lui. Le gros mafioso s'arrêta net, élan brisé, et écarta les mains de son corps en pivotant doucement.

— Bouge encore et tu prends la prochaine dans la caisse ! cria Bolan, invisible aux yeux du Don.

Puis il entendit le ronflement de plusieurs moteurs, compta mentalement les secondes qui le séparaient de l'affrontement et se força à respirer doucement. La première voiture arriva très vite. Elle dépassa la clairière puis freina dans un hurlement de pneus et fit marche arrière pour venir se ranger sur l'accotement. Le conducteur avait aperçu la T-Bird. Le second véhicule déboîta brutalement pour éviter la collision, freina également et s'immobilisa quelques mètres au-delà alors que le dernier stoppa en aval, à peu de distance de l'Exécuteur.

Quatre types descendirent en voltige du véhicule de tête et s'élancèrent vers le capo mafioso qui leur adressait de grands signes incompréhensibles, essayant manifestement de les avertir de la situation. Quatre autres encore giclèrent de la dernière voiture de couverture, le chauffeur restant au volant.

Maintenant ! pensa Bolan en se glissant à travers les fourrés pour rejoindre la caisse restée en arrière-garde dont la portière avant droite était restée ouverte. C'était une Oldsmobile Delta toute neuve. Il s'inséra silencieusement sur le siège passager. Le chauffeur tourna la

tête vers lui.

— Qu'est-ce que ? commença-t-il, les yeux brusquement exorbités.

— Rien ! fit Bolan en lui logeant une ogive silencieuse dans le crâne.

Il tendit le bras pour déverrouiller la portière gauche, repoussa le corps qui s'affala mollement dans l'herbe humide et prit sa place au volant. Les cinq mafiosi qui étaient restés en renfort dans la grosse Continental arrêtée quinze mètres plus loin n'avaient rien remarqué.

Le moteur tournait au ralenti. Bolan embraya doucement en dégoupillant une grenade qu'il garda dans sa main. Il remonta lentement jusqu'au niveau de la Continental dont les vitres de côté étaient abaissées. Les passagers étaient tournés vers la clairière, en train d'observer leurs compagnons qui maintenant avaient rejoint Canzonari. Sans doute averti par son instinct, l'un d'eux se retourna subitement et aperçut en un éclair le geste de Bolan qui projetait la grenade dans l'habitacle de la Continental.

— Nom de Dieu de merde ! hurla-t-il en braquant le canon d'un P.M. par la portière.

Mais déjà, l'Exécuteur lançait son véhicule en pleine accélération, fonçant sur l'accotement. La rafale passa largement à côté de sa carrosserie et la seconde d'après, une énorme déflagration pulvérisa la Continental, projetant au loin des débris de verre, de métal déchiqueté et des morceaux de corps humains. Le chauffeur de la première voiture jaillit à découvert sans comprendre, cherchant par réflexe à extraire une arme de sa veste. Il reçut la calandre de l'Oldsmobile dans le ventre, glissa sur le capot dans un cri d'agonie avant d'être rejeté sur le côté. L'Exécuteur modifia légèrement sa trajectoire et accéléra en direction de trois soldats mafiosi qui avaient pris position à l'amorce de la clairière et qui à présent pointaient leurs armes sur l'Oldsmobile. Il ne leur laissa pas le temps de tirer un seul coup de feu. Ce fut comme un *stricke* dans un jeu de bowling. Il les percuta de plein fouet, les projetant à plusieurs mètres dans un éclaboussement pourpre. Un quatrième, qui était en train de s'acheminer en terrain dégagé vers la première troupe d'intervention, pivota sur les talons et tendit un revolver devant lui à l'instant où Bolan faisait crépiter son Uzi par la portière. Le type reçut la giclée mortelle en travers de la poitrine, tourbillonna plusieurs fois sur lui-même dans une danse frénétique et macabre avant de s'effondrer dans l'herbe.

Il en restait encore quatre, sans compter Gino Canzonari. Pour tirer, Bolan avait été obligé de lâcher son volant, n'utilisant que sa main droite. Il pointa de nouveau le capot de l'Oldsmobile sur les silhouettes qui commençaient à se disperser à une quarantaine de mètres de lui, enfonça l'accélérateur, réduisit encore la distance puis freina brutalement en dérapant sur le sol humide. L'Oldsmobile

s'immobilisa de biais comme il l'avait souhaité, le côté droit face à ses adversaires. Il se laissa aussitôt glisser dans l'herbe, rampa vers la malle arrière, juste à temps pour arroser deux types qui accouraient vers lui comme des kamikazes, tiraillant sans discontinuer et poussant des hurlements. L'Uzi crachota. Deux courtes rafales. Ce fut suffisant. Découpés en pointillés à hauteur de la ceinture, les deux arrivants parcoururent encore quelques mètres et vinrent presque percuter la carrosserie de l'Oldsmobile.

Brusquement, deux coups de feu tonnèrent avec fracas et Bolan entendit le métal vibrer tout près de lui. La boucle se refermait. Le type à l'Automag était de la fête. Il se retrancha à l'abri du capot moteur. D'un seul coup, sa position devenait précaire. Si une seule balle de .44 touchait le réservoir d'essence... Et le type avait l'air de savoir se servir de son gros canon !

Il fallait en finir. Serrant les dents, Bolan s'élança à découvert et crocheta en courant pendant une quinzaine de mètres tandis que des coups de feu claquaient de la position adverse. Un tireur le canardait avec peu d'efficacité, figé, un genou en terre, à côté de Gino Canzonari qui tentait de s'éloigner en progression sur les mains et les genoux. L'Exécuteur plongea à terre à l'instant précis où l'homme à l'Automag se relevait pour le viser plus commodément. Jusque-là, il s'était tenu prudemment allongé au sol. L'Uzi crépita en direction du capo qui boula cul par-dessus tête et s'immobilisa dans une secousse, les bras en croix. Tout se déroula ensuite très vite. Le museau de l'Uzi décrivit un léger arc de cercle, lâcha une dernière rafale qui cisaila le tireur peu efficace, puis la culasse claqua à vide. Le chargeur était épuisé et l'Exécuteur n'avait pas le temps de le remplacer. Il lâcha le P.M. inutile et dégaina son Automag, un sourire crispé sur les lèvres. Ça allait être un quitte ou double. À moins de trente mètres de lui, le hitman de la Commissione s'avavançait comme s'il avait déjà gagné la partie, les deux bras tendus, les mains serrées sur la crosse de son gros calibre. Une détonation fracassante ébranla l'atmosphère et un cratère se creusa instantanément dans le sol à quelque quarante centimètres du visage de Bolan qui roula sur lui-même au moment où une autre détonation retentissait. Cette fois, l'impact fit exploser une grosse pierre à ras de son coude. À son tour, il visa et tira. Le Big Thunder se cabra violemment dans son poing, mais il avait tiré trop précipitamment, en proie à un étourdissement subit. Tenaillé par un déchirement dans la poitrine, les yeux embués, il distingua dans un brouillard la forme mouvante du grand costaud qui arrivait sur lui, certainement déjà sûr de sa victoire. Il eut l'image de sa propre mort, la tête éclatée et baignant dans son propre sang.

C'est la fin, Mack, pensa-t-il en un infime fragment d'éternité. L'autre allait l'achever presque à bout portant. Mais tout son être se

cabra devant l'inévitable, refusant de se laisser aller sans lutter jusqu'au bout de ses ultimes forces. Il ferma les yeux un court instant, les rouvrit en monopolisant toute son énergie dans le dernier coup de feu qu'il allait tirer. Ce fut alors qu'il vit la silhouette du gorille s'arrêter en titubant, faire encore deux pas supplémentaires avant de s'immobiliser de nouveau en braquant son arme. Le bras gauche du hit-man pendait le long de son corps, dégoulinant de sang. La balle jaillie quelques secondes plus tôt de la gueule de Big Thunder ne s'était pas perdue dans la nature. Mais l'autre tenait encore debout et essayait de le mettre en joue. L'Exécuteur releva le canon de l'Automag, exerça une infime pression sur la détente qui lui parut pourtant représenter un effort inouï. L'énorme aboiement résonna dans sa tête et il perdit conscience pendant quelques secondes.

Lorsqu'il revint à lui, la douleur s'était quelque peu apaisée, mais il était en eau. La sueur lui tombait dans les yeux et il sentait son sang battre fortement à ses tempes. Il s'obligea à respirer calmement, se releva avec prudence et constata que ses mains tremblaient. Sa blessure s'était rouverte, il lui fallait des soins, et vite.

À moins de cinq mètres de lui, un grand corps trapu était allongé sur le dos, un bras replié dans le mauvais sens à la hauteur du coude. La tête du type n'existait pratiquement plus. Un peu plus loin, Gino Ganzo-nari essayait de se relever sur les genoux en comprimant à pleines mains son ventre ensanglanté. Bolan lui donna le coup de grâce d'une balle dans la nuque, tourna lentement sur lui-même pour observer le champ de bataille et regagna lentement l'Oldsmobile dont le moteur tournait toujours. Surmontant la nausée qu'il sentait monter en lui, il la fit démarrer, roula en douceur jusqu'à la Thunderbird dans laquelle il s'installa et conduisit sur la route. Il ouvrit entièrement sa vitre, pencha la tête pour respirer l'air frais et humide de l'Oregon et le tumulte de son cœur s'apaisa peu à peu, sa vue redevint presque normale.

Lorsqu'il eut roulé pendant quatre ou cinq kilomètres, il s'arrêta dans un chemin de traverse, ouvrit son sac contenant son équipement et sa trousse de secours et s'octroya un comprimé de caféine, but une gorgée de whisky pour le faire passer, puis posa sur son épaule blessée une grosse compresse médicale qu'il fixa avec un élastique. Au bout d'une minute, il se sentit un peu mieux. Il eut un froid sourire en se regardant dans le rétroviseur. L'image qu'il venait d'apercevoir était celle d'un mort vivant.

Une route secondaire l'amena à l'amorce d'une petite agglomération où il trouva une cabine téléphonique. Il glissa deux pièces de monnaie dans l'appareil et composa le numéro du motel où il avait laissé Johnny. Le réceptionniste le fit patienter un instant, puis une voix anxieuse vint en ligne :

— C'est toi, Stricker ?

— Ça va, Johnny... Tout va bien.

— Mack ! Où es-tu ? Je t'entends à peine.

— Pas bien loin de Helens, au nord de Portland. J'ai besoin d'un coup de main, vieux...

— Tu vas bien, dis ? Réponds-moi.

— Ouais. Je t'ai dit que ça va. Mais traîne pas trop.

Bolan entendit une voix féminine prononcer quelques mots. Patricia Hombola devait être à côté de son frère. Celui-ci enchaîna :

— Reste où tu es, je viens te chercher.

— Négatif, je ne peux pas rester sur place. J'ai eu une discussion qui a fait beaucoup trop de bruit. Je vais longer le fleuve Columbia en direction de l'est, viens à ma rencontre avec la caravane. O.K. ?

— Tu as dit avec la caravane ?

— Oui. On s'en va, Johnny. Avant ça, passe un coup de fil au lieutenant Dunbar. Dis-lui que tout est fini et qu'il peut venir ramasser les morceaux. À tout de suite.

L'Exécuteur réintégra la T-Bird. Il avala deux comprimés de vitamine C, fit ronfler son moteur, serra les dents et s'orienta pour rejoindre la route d'État longeant la Columbia River.

EPILOGUE

Le char de guerre de l'Exécuteur était arrêté dans une petite vallée où courait un torrent tumultueux. Des oiseaux chantaient à peu de distance et le ciel s'était éclairci. Le soleil de fin d'après-midi commençait à lécher la cime des arbres.

Patricia Hombola était assise sur le bord de la couchette où reposait Bolan, le torse nu, un nouveau bandage recouvrant son épaule. Johnny s'occupait de renouveler la provision d'eau de la caravane ; il déplaçait un tuyau flexible jusqu'au torrent et installait un filtre à son extrémité. Ils avaient passé la frontière de l'Oregon une heure auparavant et se trouvaient à présent dans l'État de Washington.

— Je vais vous préparer un peu de café, proposa la jeune femme.

Il la retint en hochant négativement la tête :

— Je suis déjà bourré de caféine et de vitamine C, miss. Je mangerai plus volontiers quelque chose. Vous devriez fouiller dans le placard du fond.

— Le grand guerrier envisage-t-il déjà de repartir au combat ? plaisanta-t-elle. En tant que médecin, je suggère plutôt une cure de sommeil, c'est la meilleure façon de vous réparer.

— D'accord pour dormir, assura Bolan. Mais je veux manger avant. Est-ce interdit par le corps médical ?

Ses cheveux noirs firent un mouvement de va-et-vient autour de sa tête.

— D'accord, monsieur Bolan. Je vais voir ce que je peux préparer.

Elle sourit, puis brusquement son expression se fit grave. Ses yeux bleus parurent fixer un point à l'infini.

— Nous avons besoin de discuter, Mack... En fait, j'ai besoin de parler, je ne peux pas garder ça plus longtemps pour moi... Je ne suis qu'une fille de la campagne, du Michigan. Je ne suis pas sophistiquée comme celles des grandes villes et pas très au fait de la libération de la femme et de toutes ces choses... J'étais bien trop concentrée sur mes études et ensuite pour sauver la vie de ces petits humains qui sont habituellement mes clients. Et puis soudain, un homme se heurte à ma vie, pratiquement anéanti par une méchante balle et une fièvre d'éléphant... Je réalise bientôt que cet homme est le plus remarquable que j'aie jamais rencontré et en moins d'une heure, je tombe prodigieusement et ridiculement amoureuse de lui. Maintenant, dites-moi franchement si tout ça a un quelconque sens à vos yeux, si je ne vous paraissais pas trop idiote...

Bolan tendit son bras valide et lui caressa la joue.

— Docteur Hombola... Ce que vous dites a autant de sens que n'importe quoi dans ce monde de dingues. Dans mille ans, qui saura sur cette planète que nous avons même existé ? Le monde est une immense scène où tout s'oublie très vite dès que le rideau est tombé. Je ne peux rien vous offrir qui soit raisonnable. Je n'ai comme présents que la violence et la mort. Et vous n'avez pas mérité ça.

— Peut-être essaierai-je encore de-vous convaincre. C'est de bonne guerre, non ?

— Et si vous essayez plutôt de dire la vérité ? Ça aussi, ce serait de bonne guerre.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, rétorqua-t-elle d'un air faussement courroucé.

— Notre rencontre n'était pas fortuite, n'est-ce pas ?

Elle se leva, fit quelques pas dans la caravane, revint se planter devant lui et soupira.

— Bon, d'accord... Je savais bien que je ne pourrai pas vous raconter des blagues très longtemps. Hal m'avait avertie.

— Hal Brognola est un salaud, fit Bolan en souriant.

— Non. Il tient beaucoup à vous, Mack.

— Comment avez-vous fait pour me trouver ?

— C'est Hal qui a arrangé techniquement le numéro de téléphone en cascade qui vous a permis de joindre votre frère. Dès votre appel, vous avez été immédiatement localisé. Je suis arrivée sur place, ensuite je vous ai suivi quand vous avez déménagé pour aller dans ce motel. J'y ai loué une chambre et... vous connaissez le reste. Je crois que je suis tombée à point nommé. Je suis réellement médecin et aussi un peu plus que ça.

— Vous travaillez dans les services spéciaux ?

— Exact. Depuis que mon fiancé s'est fait tuer par la Mafia... Il y a de cela un peu plus de deux ans. Lui aussi était dans les services de Brognola. Maintenant, je veux que vous sachiez que je ne vous ai pas raconté que des histoires.

Elle détourna la tête et poursuivit :

— Ce que je vous ai dit au sujet de mes sentiments est vrai.

— Et je vous ai répondu que je ne peux rien vous apporter de bon. N'envisagez rien de sérieux dans ce sens, Patricia.

Restant immobile, le visage tourné vers le poste de conduite, elle parut réfléchir, puis regarda de nouveau Bolan en souriant.

— Même à court terme ? Je pense que vous aurez besoin de soins efficaces pour vous remettre sur pieds...

— Proposé de cette façon, ça change tout.

Johnny entra à cet instant. Il alla mettre le contact à la pompe d'aspiration d'eau et s'approcha ensuite de la couchette.

— Qu'est-ce que vous complotez tous les deux ? demanda-t-il

légèrement. Vous avez des mines de conspirateurs.

— Le docteur Hombola proposait de rester quelque temps avec nous, précisa Bolan.

— Fantastique ! Heu... Tu as bien dit : avec *nous* ? Ça signifie que tu es d'accord pour que je reste aussi ?

— Deux ou trois jours. Pas plus.

— Je savais bien qu'il y avait une sounoiserie derrière tout ça !

La jeune femme éclata de rire :

— Le coin est charmant par ici. Johnny, je crois que vous aurez l'occasion de faire de longues promenades dans la nature.

Johnny écarquilla les yeux, haussa les épaules et sourit finalement.

— Okay, okay ! Pardon de ne pas avoir pigé plus vite. Bon Dieu, ne le démolissez pas après l'avoir rafistolé !

— J'ai seulement dit que je reste pour m'occuper de sa santé, répliqua-t-elle.

— C'est bien ce que j'avais compris ! renvoya Johnny en se détournant.

Il marmonna quelques mots, sifflota et sortit.

— Je crois que je vais guérir très vite, affirma Bolan en attirant le docteur Hombola contre lui.

Elle déposa un baiser pudique sur son front, laissa glisser ses lèvres sur son visage et chercha sa bouche. Il répondit à la caresse et eut une sensation humide sur la joue. De la main, il la repoussa doucement pour l'observer et s'aperçut alors que des larmes lui embrumaient les yeux.

— Ce n'est rien, fit-elle d'une toute petite voix. Mack... je crois que je vous aime... C'est stupide, n'est-ce pas ? Un médecin ne devrait jamais pleurer sur son patient.

Elle rit soudainement, d'un rire un peu nerveux. Bolan l'attira à lui et lui embrassa tendrement les paupières. Après un soupir, elle nicha sa tête contre sa poitrine, murmurant d'une voix à peine perceptible :

— Je voudrais rester ainsi pour l'éternité. Ne pouvons-nous pas oublier toutes ces horreurs, Mack ? Vivre comme des êtres normaux ?

Il se sentit incapable de répondre. Il savait que dans quelques jours il devrait reprendre la lutte. Mais en attendant... Pour quelques parcelles de temps arrachées à son destin, Mack Bolan l'Exécuteur pourrait peut-être oublier les spectres de la Mafia et les horreurs d'un combat qu'il lui semblait mener depuis des siècles.

FIN